

VIEUX-ROUGE

LES

CONTEMPORAINS

SERIE DE BIOGRAPHIES

DES

HOMMES DU JOUR

1ÈRE LIVRAISON

PRIX : 50 Cents

MONTRÉAL :

A. FILIATREAULT, ÉDITEUR

1898

Can. Voyer, Pierre A. J.

LES

CONTEMPORAINS

VIEUX-ROUGE

LES

CONTEMPORAINS

SERIE DE BIOGRAPHIES

DES

HOMMES DU JOUR

1ère LIVRAISON

PRIX : 50 Cents

MONTRÉAL :

A. FILIATREAULT, ÉDITEUR

1898

BIOGRAPHIES

Les portraits en photogravure qui ornent ce volume sortent des ateliers que vient d'ouvrir "The Sun Photo-Engraving Co." au No. 1685 rue Notre Dame, Montreal. Cet établissement des plus complets est sous la direction d'un Canadien-Français, M. D. Lapointe, un maître dans son art. On admettra que nous n'aurions pu mieux choisir.

Avis de l'Editeur

Le dix-neuvième siècle, avec ses étonnantes découvertes, n'a pas seulement révolutionné l'industrie et les sciences ; la découverte de la vapeur, de l'électricité et les applications multiples qu'on en a faites ont eu pour conséquences de transformer complètement les conditions de la société. Ceci est surtout vrai d'un jeune pays comme la province de Québec, qui était, quand même, destiné à subir d'importantes transformations en grandissant.

Aussi l'historien qui entreprendrait dans quelques années de reconstituer la physionomie de la génération actuelle aurait-il une tâche autrement difficile que celle qui revient à nos écrivains qui parlent du passé.

Durant leur enfance. alors que la lutte pour l'existence constitue la plus pressante et parfois l'unique préoccupation, les peuples se groupent autour d'un homme—le guerrier ou le tribun qui leur parait le plus fort. Ce champion incarne en lui toute la vie nationale, toutes les aspirations de son peuple ; son nom seul remplit l'histoire.

C'est ainsi qu'au commencement du siècle encore, les Papineau règnaient sur la population canadienne-française. Le paysan canadien, dont la vie était absorbée par la culture de son champ, dont l'horizon était borné par les limites de la paroisse, s'en remettait à ces deux grands patriotes pour l'administration des affaires de la patrie Le champ de bataille était l'Assemblée Législative. Dans ces conditions la tâche de l'historien est facile. Quand il a étudié et compris le chef, il connaît toute l'épopée.

Mais avec le progrès, avec la croissance de notre nationalité, d'autres champs ont été ouverts à son activité. L'instruction, bien qu'elle n'ait pas été tout ce que nous aurions pu dési-

rer, a permis à nos compatriotes de se lancer dans le commerce, dans l'industrie, dans les arts. Sur le terrain de la politique même, la lutte a changé d'aspect. Au règne autocratique d'un chef nous voyons se substituer lentement mais sûrement le concours d'une multitude d'hommes instruits et dévoués Nos rapports avec la population d'origine britannique ont aussi changé et pour le mieux. Mais tout cela a pour effet de rendre le travail de l'historien plus difficile, s'il tient réellement à attribuer à chacun sa part de mérite et d influence dans le développement de la société C'est pourquoi beaucoup d'écrivains de hauts talents sentent aujourd'hui le besoin de spécialiser, de subdiviser l'histoire comme on a subdivisé les sciences, de circonscrire le champ de leurs études à la limite des forces humaines.

Assurément la province de Québec n'a pas encore atteint ce degré de développement où il devient impossible à un seul homme d'embrasser toute l'étendue de la vie nationale; mais aussi, l'historien qui voudra bien se rendre compte de ce qui s'y est passé durant le dernier

quart de siècle devra mettre en scène une foule de figures : prélats, hommes d'états, littérateurs, artistes, industriels.

Comment pourra-t-il reconstituer la physionomie de ces hommes, qui les uns ont contribué au progrès de l'éducation, les autres au développement de nos libertés, les autres encore à l'avancement de notre nationalité dans le monde commercial ? Comment pourra-t-il attribuer à chacun sa juste part de mérite, de travail, dans cette œuvre de l'édification d'une nation ?

Nos hommes éminents, comme règle, n'écrivent pas de mémoires. Il est même bien rare qu'ils écrivent pour la presse Est-ce manque de temps ou défaut de goût ? Nous ne voulons pas répondre à la question. Nous croyons en avoir dit assez pour établir que nous rendons un service aux historiens futurs comme aux hommes du jour en présentant cette galerie des " Contemporains."

Si l'idée de publier un volume de biographies des contemporains n'est pas nouvelle,

nous osons cependant croire que le cadre et la facture de cet ouvrage lui donnent titre à l'originalité. Comme on pourra le voir par cette première série, nous n'entendons faire ni un recueil de dates, ni un livre d'adulation systématique. Nous choisissons parmi les hommes en vue, et nous cherchons l'écrivain qui les a mieux connus pour lui demander de nous faire leur portrait "Les Contemporains" étant l'œuvre de plusieurs auteurs on y trouvera certainement des contradictions. Les photographiés n'ayant guère été consultés, il leur arrivera sans doute d'être surpris des appréciations faites sur leur compte, de la compagnie dans laquelle ils se trouveront. Ce sera le côté pittoresque de l'ouvrage, si nous pouvons nous exprimer ainsi.

Du reste n'en est-il pas ainsi dans la vie?

Les Anglais disent: "Politics make strange bed-fellows." Ils pourraient dire la même chose des affaires, de la littérature et même de la religion. Tout-à-coup, par la force des circonstances, on se trouve obligé de vivre avec un homme pour lequel on avait eu jusque là une profonde antipathie. Puis on s'aperçoit que

cet homme tant détesté a des qualités qu'on ne lui connaissait pas; et l'on devient les meilleurs amis du monde. Autres fois c'est le contraire qui arrive.

Loin de nous excuser, nous croyons donc bien faire en réunissant sous un même couvert les portraits des hommes marquants de notre génération, sans égard aux opinions politiques, ni à l'occupation, ni au rang conventionnel que la société assigne à ses membres.

Tout homme qui parvient, dans ce siècle de lutte, quelle que soit la carrière qu'il a choisie, doit posséder des éléments de force qu'on n'aperçoit peut-être pas à première vue, mais sans lesquels il ne serait certainement pas arrivé. D'autre part nous estimons que celui qui sert sa patrie dans le commerce ou l'industrie avec honneur et succès a autant de mérite que le politicien ou le prêtre qui arrive aux premières positions. Nous demandons aux écrivains que nous appelons à contribuer à cet ouvrage de faire à chacun sa juste part d'éloge et de censure, de nous faire voir les côtés faibles comme les côtés forts de leur sujet. Est-il une manière

plus intéressante et plus juste de préparer l'histoire ?

Nous disons : " préparer l'histoire " avec intention ; car en effet ces ouvrages de critique personnelle, ces portraits pris sur le vif restent alors que bien d'autres livres plus méthodiques et plus prétentieux sont oubliés. Ne parle-t-on pas encore de la " Pléiade Rouge ;" et ces quelques coups de crayon n'ont-ils pas exercé une influence considérable sur les fortunes politiques du temps ?

Pour notre part, nous l'avons déjà dit, nous n'avons pas l'intention de nous astreindre à un parti, ni à une classe de la société. Politiciens, prélats et prêtres, avocats, médecins ou industriels ; tous ceux dont le peuple entend parler chaque jour, lui seront présentés au saut du lit par des écrivains qui sont ou qui ont été admis dans leur intimité. Cela ne veut pas dire que nous ferons des portraits à l'eau de rose. La lecture de cette première série en offre, croyons-nous, une preuve suffisante.

Les conditions dans lesquelles ce livre est publié nous permettent de prendre une atti-

tude entièrement indépendante et nous allons user largement du privilége.

La prochaine série des "Contemporains" sera inaugurée par un portrait de Mgr Bruchési, l'un des hommes qui ont le mieux réussi parmi la jeune génération.

L'EDITEUR.





The Sun Photo. Eng. Co.

ARTHUR DANSEREAU



LES CONTEMPORAINS.

ARTHUR DANSEREAU

Ab imô pectore. . . .

L'écrivain sérieux est toujours sincère quand il dresse ses jugements sur les hommes ou les choses.

Mais il y a des nuances. Que de fois, frères de l'écritoire faisons-en généreusement l'aveu, que de fois il nous faut mettre une sourdine ou un remontage à notre chanterelle. Nous n'osons pas, pour des raisons qui découlent plus du cerveau que de la conscience, dire, comme les vulgaires témoins, la vérité. toute la vérité, rien que la vérité.

Mais en ce moment c'est du fond de l'âme que nous venons exprimer une opi-

nion sur celui qu'on a désigné à notre objectif pour cette semaine C'est aussi une agréable diversion. Depuis quelques semaines c'étaient ceux qui partaient que nous avions à étudier ; or, la direction du REVEIL a cru que s'il était salutaire de penser aux morts, il ne fallait pas toutefois oublier ceux qui restent. Ce sont ces derniers, surtout ceux de la trempe de M. Danscreau, qui peuvent nous indemniser de certains vides dans les premiers rangs de nos phalanges d'élite.

Il y a bien longtemps de cela, si longtemps que nous avions alors des illusions — ce qui est une démonstration péremptoire.

L'auteur de ces lignes étudiait au séminaire de Québec. Cette année-là, il avait plus de distraction que d'habitude. On parlait beaucoup au dehors, même au pensionnat, de l'affaire des Tanneries. Les Tanneries, ça n'avait rien de commun avec les classiques ; notre répertoire étymologique ne nous renseignait pas beaucoup sur ce monstre politique, et cette incertitude, renforcée d'une coupable tendance à l'indiscipline, fit tant qu'un après-

dîner nous étions, pour la première fois de notre vie, dans la salle des séances de l'Assemblée Législative de Québec, au premier rang, aussi ébloui que l'eût été le Colas de Jules Simon, au Grand Opéra, et attendant . . . les Tanneries.

Et aussi, avouons-le, quelque peu porté à confondre le Pirée avec un homme . . . . Ces satanées Tanneries !

C'est là que nous avons vu pour la première fois M. Arthur Dansereau, appelé comme témoin.

Ce fut un duel : Dansereau à la barre, Irvine à son siège, pris du côté de la gauche à la suite de sa volte-face.

Ici, le journaliste impassible, à la fois courtois et inflexible, répondant faits, dates et chiffres quant il croyait le devoir faire, mais tout-à-coup refusant mâlement une réponse, plus même, mettant en pleine négation le droit de la Législature de dépasser dans son enquête certaine limite — ce qui a été admis après.

Tout près, Irvine cauteleux, armé de ces demi-secrets qu'un séjour dans un cabinet fournit, Irvine au masque de vautour, comme disait Achintre, questionnant, re-

questionnant, employant même des moyens qu'un vulgaire basochien de cour de recorder aurait méprisés.

On sait le reste

Il nous resta de cette séance une profonde impression, que dans le temps nous traduisions par ces simples mots qui nous semblent encore justes : M. Dansereau est à la fois honnête, discret et inébranlable.

M. Dansereau n'est pas facile à étudier. Osons une image. Dans le plus majestueux et le plus superbe de nos édifices, n'est-il pas vrai qu'en nous arrêtant à le contempler, c'est le dehors, c'est la plastique architecturale qui attire le plus notre prunelle, la flatte davantage et l'absorbe. Nous ne songeons pas aux puissantes assises, à la puissante carrure, à la charpente pourtant imposante. Nous sommes ainsi faits. Tout pour la surface.

Or, depuis au moins un quart de siècle M. Dansereau — nous n'avons pas à lui demander sa permission pour le dire — a été le *back-bone* de bien des hommes archibrillants, de bien des états de choses à

la fois admirables et solides. L'avons-nous toujours constaté ?

Tenez, tout en gardant compte des différences d'époque, d'importance et de lieux, nous pouvons à ce sujet rappeler, de mémoire, ce que M. Hanoteaux écrivait tout récemment : Vous dites toujours Louis XIV, le siècle de Louis XIV, le Grand, le Seul Louis XIV, le Roi-Soleil, etc. Mais n'oubliez donc pas que ce roi a été grand, a été heureux surtout et parce qu'il y a eu auparavant Richelieu. Un jour viendra où l'on dira le siècle de Richelieu plutôt que celui de Louis XIV.

Dans notre bonne petite province de Québec, on est également porté à ne pas donner à César ce qui revient équitablement à César. Dans le cas de M. Dansereau, cela se comprend, parce qu'il est de sa nature même porté à l'effacement. En certaines réunions qui suivaient des succès dont il avait été le *Deus ex machinà*, un étranger présent, en le voyant, aurait pensé qu'il était là à titre de simple ami.

Nous l'avons dit au lendemain de la mort de M. Chapleau : ce dernier eut dans MM. Dansereau et Senécal deux aviseurs

dont l'Histoire provinciale devra parler. Ce fut la plus forte combinaison d'hommes connus dans nos parages. Pareil appoint manqua à Mercier, et c'est assurément ce qui lui fit commettre certains errements. Si nous n'ajoutons pas à ces deux noms celui de sir Alexandre Lacoste, c'est que nous aurons, un de ces jours, à nous occuper tout spécialement de sa grande part de collaboration.

Avant de passer outre, un rapprochement.

Tout le monde sait qu'après la défaite de 1874, sir John A MacDonald était tombé dans le marasme, dans un découragement qui confinait presque au gaga. Ses amis en désespéraient. C'est alors que l'hon. M. Pope entreprit de le galvaniser, de prouver à Calypso qu'il pouvait exister un autre Ulysse

On n'ignore pas, non plus, qu'à certaines époques, ce fut M. Dansereau qui "remonta" le *pectus* de M. Chapleau et le conserva à son parti. M. Chapleau s'est senti profondément dégoûté en deux ou trois occasions. Ce n'était pas tant du peuple qu'il avait à se plaindre, que de

gens dont il avait droit d'attendre tout autre traitement. M. Dansereau comprit qu'il ne fallait pas que la désespérance provoquée par ces traîtrises privât le pays d'un tel homme, et il nous le conserva.

Or. si vous relisez journaux rouge et journaux bleus, publiés après la mort de l'ex-gouverneur de notre province, vous y verrez une unanimité d'opinion sur l'importance qu'il y eut, à ces époques, de conserver M. Chapleau dans les cadres actifs.

Mais qu'est donc M. Dansereau, après tout ?

C'est un journaliste, et, qui plus est. un journaliste qui a prouvé qu'on peut très bien arriver à son but sans sortir du journalisme, ou tout au moins sans en sortir tout à fait.

Il serait oiseux de rappeler ici ce qu'il fut à la *Minerve ;* de rappeler ses campagnes ; de parler de ce style si vigoureux, si nourri, si bien secondé par une véritable encyclopédie — ce style qui pouvait à deux heures d'intervalle servir de véhicule à la foudroyante apostrophe à l'adresse de

Lorne, puis à une bluette destinée au *Journal du Dimanche*, ou à tout autre. Non, qu'il suffise de dire que . Dansereau a été sans conteste le premier de nos journalistes ; même de nos jours on relit avec intérêt ses moindres articles d'autrefois.

C'est sans doute le Canadien-Français qui a le plus écrit et abordé la plus grande variété de sujets. Et pourtant, il n'a pas à son actif un seul livre. Nous le soupçonnons fort d'écrire ses *Mémoires*, et nous le souhaitons ardemment. Que de matériaux pour notre histoire des vingt-cinq dernières années cet homme pourrait nous léguer . . . .

En ces temps derniers il a consacré beaucoup de ses loisirs à l'étude de questions nouvelles posées par la science fin-de-siècle, ces troublants problèmes qui sous les appellations de telépathie, magnétisme, spiritisme, nous font nous demander s'il ne nous faudra pas revenir à l'alpha de toute étude. Ses écrits dans la *Presse*, sur ces sujets, sont de remarquables vulgarisations de sciences abstraites de leur nature, et nous avouons avoir été des premiers à

en tirer grand profit. De même pour ses écrits dans l'*Album Industriel*, journal qui aurait dû être mis au nombre des publications scolaires obligatoires.

Souhaitons qu'un jour, comme cela s'est fait pour Veuillot. un électique de bon discernement mettra sous couverture ces travaux épars, si abondants et si précieux.

On le sait, depuis longtemps, M. Dansereau n'appartient plus à la politique. Il a dans tous les camps des amis vrais, des gens qui recherchent ses conseils sur les questions neutres. Quelques tentatives de le montrer sous un jour dommageable ont fait long feu.

La mort de M. Chapleau a été pour lui une rude épreuve ; c'est comme un lambeau de sa propre vie qui s'en est allé. Le cercle très intime a dû se resserrer ; et aujourd'ui, en compagnie de deux autres amis de vieille date et d'intelligence d'élite, MM. Gustave Drolet et W. E. Blumhart, M. Dansereau peut encore évoquer ces bons souvenirs d'autrefois.

Dulces reminiscitur Argos !



The Sun Photo Eng. Co.

CHARLES BERGER



LES CONTEMPORAINS.

CHARLES BERGER

Tout le monde à Montréal connait ce beau et vert vieillard.

Il a plus de soixante-quinze ans, mais qui le dirait en le voyant cheminer chaque jour, droit comme un chêne, causant avec une lucidité qui ne se dément jamais et donnant des conseils d'hygiène et de bon comportement aux jeunes d'aujourd'hui.

Il est le type du Canadien d'autrefois. Il en a conservé toutes les traditions, excepté celles qui, dans son opinion, pourraient le diminuer au double point de vue des croyances religieuses et politiques.

Là-dessus, pour lui, pas de compromissions. Comme a dit Shakespeare : Etre ou ne pas être.

Nous y reviendrons d'ailleurs plus loin. Qu'il suffise de déclarer maintenant qu'il n'a jamais transigé sur ce terrain.

M. Berger est né à Boucherville. Orphelin dès 1832, pauvre, délaissé, il a dû en partir et se diriger vers cette patrie de la main gauche, souvent calomniée, vilipendée même, mais toujours hospitalière, qu'on appelle les Etats-Unis.

Or, de nos jours, alors qu'il est demimillionnaire, que fait M. Berger ?

Il revient au lieu de sa naissance, y coule ses jours de repos. Peut-être y a-t-il une pointe de revanche dans ce fait d'être revenu, quand il est l'homme riche d'aujourd'hui, au village dont il dût s'éloigner, jadis, parce que, peut-être, le *struggle for life* s'y présentait sous de peu brillants auspices.

M. Berger, comme bien d'autres dans ce temps-là, estima qu'un Canadien-Français n'avait pas de chance ici.

Il ne cessait pas pour cela d'être patri-

ote, un chaleureux ami de son pays, mais déjà germait dans son cerveau des ambitions légitimes mais trop vastes pour le milieu où il vivait.

Il partit donc pour les Etats-Unis. Si nous racontions tout ce qui marqua ses débuts là-bas, et ce qui suivit, on nous taxerait d'exagération et de flatterie. Et, cependant, il peut nous le dire lui-même : jamais vie à l'étranger ne fut plus accidentée, plus féconde en aventures. Que ceux qui nous lisent se fassent raconter par lui la première partie de sa carrière, et tous en arriveront à la conclusion que M. Berger eût un mérite d'autant plus grand en terre étrangère, que les difficultés le furent davantage.

Il a été avant tout charpentier-menuisier, un métier que feu l'évêque Antoine Racine qualifiait un jour de " métier national de notre race."

Et il avait raison, surtout à cette lointaine époque où Bessemer avec son métal économique n'était pas encore venu révolutionner l'industrie.

Aux Etats-Unis ce fut surtout comme charpentier que s'occupa M. Chs. Berger,

chez les plus grands entrepreneurs et avec des succès qui faisaient, dès lors, présager le brillant et riche avenir qui l'attendait quand il nous reviendrait.

Ce qui arriva en 1852.

De retour à Montréal, M. Berger ne tarda pas à entrer dans le mouvement. A cette époque un souffle puissant poussait la métropole vers le développement. La construction battait son plein et notre homme eut sa large part. Ce furent d'abord des contrats modestes, mais bientôt il fut au premier rang des entrepreneurs.

Il se chargea de la construction des aqueducs de Ste-Cunégonde, St-Henri et St-Gabriel, contrats des plus importants et qui marquent dans notre histoire municipale. Il conduisit ces entreprises d'une façon admirable et revendit ses droits sur les deux premiers pour une somme importante.

L'Examining Warehouse, un des édifices typiques de notre ville, fut également construit par M. Berger.

C'est à lui que le gouvernement Mercier confia la difficile et si considérable restau-

ration de notre palais de justice. Au cours de ces travaux qui furent longs, traversés par des événements d'une importance presque nationale, M. Berger sut trouver une attitude juste, toujours loyale, restant inaltérablement dans les saines traditions de probité et de fermeté qui semblent avoir été le programme de sa vie.

Il eut affaire à deux gouvernements de compositions radicalement différentes. Et, pourtant, aucun des ministres du premier ou du second de ces gouvernements n'a pu, en public ou privément, trouver quoique ce soit à lui reprocher.

D'un autre côté, M. Berger a conservé un bon souvenir de tous. Nous l'avons souvent entendu causer de cette époque et nous rappellerons tout particulièrement ce fait : parlant de l'honorable M. Nantel que des politiciens voulurent représenter jouant un rôle louche en rapport avec ces travaux du palais de justice, le distingué vétéran déclarait que c'était de ce ministre qu'il conservait le meilleur souvenir, tant pour l'intelligence et le sens politique déployés que pour la parfaite probité qui avait marqué la plus petite comme la

plus grande des transactions passées entre eux deux.

Tant d'affaires et de préoccupations n'empêchèrent pas un jour M. Berger d'acquiescer à la requête des électeurs du quartier St-Louis, d'aller les représenter au conseil municipal. Il fit deux termes, succédant d'abord à M. Alfred Brunet, puis élu par acclamation.

Son passage à l'hôtel-de-ville fut fécond, à la fois pour le quartier et pour Montréal. Il mit au service de ses collègues sa vaste expérience d'entrepreneur et d'homme d'affaires.

Il serait allé au parlement s'il l'eut voulu, mais il s'y refusa toujours Cela ne l'empêcha pas cependant de se tenir constamment au service de son parti. Ses amis politiques le trouvèrent toujours prêt à les laisser disposer de son activité et de sa bourse. Il fut longtemps l'organisateur reconnu d'une large partie de ce district, spécialement dans la ville.

On se raconte encore ses prouesses pour le triomphe de son parti, et dans le malheur comme dans la prospérité les libéraux le trouvèrent également dévoué.

M. Berger est de la véritable école libérale, de celle qui ne transige pas et justifie son titre. Il fut de l'Institut Canadien et lors de l'affaire Guibord il resta lui-même, ne cédant pas d'un pouce parce qu'il était convaincu que les droits du citoyen étaient lésés. Cette attitude lui gagna encore plus l'estime de ses concitoyens, loin de lui nuire.

Il a eu la confiance de nos hommes les plus marquants dans les deux partis, et sa discrétion est devenue depuis longtemps proverbiale. Son esprit d'observation, son opiniâtreté à se bien rendre compte de tout, et sa vraie intelligence naturelle ont suppléé au peu d'instruction qu'on lui fit donner dans son enfance.

Deux fois il est allé à Paris ; il a parcouru l'Europe en touriste qui sait regarder et apprécier, et il en a rapporté des souvenirs précieux.

Il est grand ami des journalistes, et bien des éditeurs de journaux de principes qui lui plaisent ont trouvé dans lui un protecteur désintéressé et généreux.

A Boucherville, il exerce l'hospitalité dans un manoir dont beaucoup de nous

connaissent le chemin. C'est là qu'il aime à revivre dans le passé.

Chaque jour il se rend à son bureau de Montréal, d'où il gère des immeubles sans nombre et règle une foule de transactions.

Cela l'empêche de souffrir de ce que les grands industriels retirés appellent " la nostalgie des affaires."

Tels sont les grands traits d'une carrière qui fait honneur, non-seulement à celui qui l'a poursuivie, mais encore à tous ses compatriotes.



Quéry Frères, Photo. The Sun Photo. Eng. Co.

RAYMOND PREFONTAINE



LES CONTEMPORAINS.

RAYMOND PREFONTAINE

N'est pas populaire qui veut, et parmi ceux qui le deviennent, peu le sont autant qu'ils le voudraient. La Popularité est une hargneuse déesse : pour arriver à son cœur, il faut des titres que l'on ne cueille pas comme les genêts sur les routes faciles.

Quelle fée est venue souhaiter le bonheur à notre maire, à son arrivée dans cette vallée terrestre, nous l'ignorons ; elle devait être bien puissante, ou son protégé à tous égards prédestiné, car nous connaissons dans notre milieu peu d'hommes qui,

d'étape en étape, aient eu, plus que lui, ce rare don d'être sans cesse l'homme de son temps et le favori des siens.

On fête actuellement le vingt-cinquième anniversaire de son entrée dans la vie politique. Tous, libéraux et conservateurs, Saxons et Latins, Sudistes et Nordistes s'enlèvent pour célébrer cet événement. Et, comme on nous le faisait remarquer, s'il est rare qu'un monument soit élevé à un homme de son vivant, il est guère aussi fréquent de fêter pareil anniversaire, quand il s'agit de quelqu'un que les jeunes considèrent encore, et à bon droit, comme un des leurs.

Nous avouons ne pas nous rappeler pareil fait ; nos annales n'en relatent pas.

M. Préfontaine a débuté dans la politique ; toutefois il nous plait de l'étudier d'abord comme échevin. Montréal a un gouvernement d'envergure provinciale ; son budget et son jeu administratif laissent dans la pénombre bien des provinces, tant de droite que de gauche, et il semble que c'est bien aborder notre sujet que de commencer comme nous le faisons.

Il était de mode, autrefois, de tenir

Montréal emmailloté, d'entraver plutôt que d'activer son essor. On appelait cela de la prudence ; ce n'était, à la vérité, que du vieux jeu. Les édiles, très experts à jongler avec des règlements, sinon caducs pour le moins rétrogrades, ressemblaient à ces obstinés d'antan qui cherchaient la quadrature du cercle quand l'eau manquait dans les citernes.

Il fallait du sang nouveau. Le quartier Hochelaga en fournit le premier jet dans la personne de M. Préfontaine. Ce n'était pas mince tâche que celle qui se présentait alors à lui. Il avait d'abord à lutter contre une routine sanctifiée par les ans et contre une majorité ennemie de l'Est.

De cette date marque ce qui a été la base du programme du maire actuel : ne rien négliger pour abattre les toiles d'araignée et, comme le disait un personnage historique, sortir des finasseries de la légalité pour rentrer dans le droit. Comme couronnement se manifesta dès lors chez M. Préfontaine ce profond et persistant dévouement pour Montréal-Est qui lui doit tant.

Montréal-Est ! C'est presque l'alpha et

l'oméga de sa carrière échevinale, et cette gare Viger dont il vient de nous doter, n'est encore qu'un jalon sur la route au bout de laquelle nous voyons, déjà, ces vastes bassins de radoub, ces gigantesques entrepôts, ces milliers d'habitations nouvelles ou restaurées qu'il aura, par son opiniâtreté, gagnés à la région française de la métropole.

On n'aime pas moins la France parce qu'on est de Paris. Aussi notre maire a-t-il songé à tous les quartiers quand c'était de bon aloi. L'excellent service de tramway, notre éclairage électrique actuel, l'asphaltage de nos voies principales, l'élargissement de quelques autres, tout cela porte son cachet.

Directement ou indirectement, il a vu à tout. Quelquefois on a, en certains quartiers, voulu lui prêter des collusions, mais à quoi cela a-t-il abouti ? A son élection comme maire, sans l'ombre possible d'un adversaire.

Il a été le Haussman de la ville en général, et une vraie Mascotte pour l'Est. C'est surtout à l'éclosion des derniers projets que cette partie de la ville le consta-

tera en plein. Déjà la propriété est à la hausse de ce côté, déjà la construction s'avive. Ce n'est cependant que l'avant-coureur.

Encore à notre maire, le mérite d'avoir réussi à aplanir toutes les difficultés qui empêchaient le Grand Tronc de venir élever dans le centre de la ville des bureaux généraux, qui seront un monument architectural de plus, et dont la construction donnera de l'ouvrage à des centaines d'ouvriers.

Les ouvriers ! Ah ! voilà bien la classe qui connait M. Préfontaine . . . . Comme elle va instinctivement à lui quand il y a souffrance, injustice, projet de réforme. Qui touche au maire, touche à l'ouvrier, c'est de vérité courante. L'inverse n'est pas moins vraie. Ce sont d'ailleurs les ouvriers d'Hochelaga qui ont été ses meilleurs, ses plus constants partisans ; ce sont ceux de la cité entière qui, les premiers, l'ont poussé à la mairie.

Au Conseil, les échevins canadiens-français n'ont pas toujours compris et suivi l'homme qu'on a si bien appelé, un jour, le premier ministre de Montréal.

Que voulez-vous . . . . Tout corps d'armée a ses traînards qu'en fin de compte la tête abandonne.

Mais ces moments de mauvaise humeur n'ont pas duré plus que de mesure, et finalement tout allait assez bien quand des intérêts primordiaux étaient à la cible.

L'harmonie règne entre les différentes races dans notre monde municipal — un autre titre pour notre homme ; il traite de pair à compagnon avec les magnats de chemins de fer et active la construction du Lac Supérieur et Atlantic ; on le trouve dans toutes les grandes entreprises ; sa collaboration est recherchée par les groupes d'affaires les plus exclusifs ; son bureau d'avocat, que dirige M. St-Jean, est l'un des plus importants de la métropole ; il a métamorphosé Ste-Agathe, du jour au lendemain ; bref, si le don d'ubiquité a été fait à quelqu'un, c'est bien à Raymond Préfontaine, avec deux heureux auxilliaires : une bonne santé et une bonne humeur constantes.

Celle-ci résiste aux terribles assauts de ces fastidieuses entrevues que chaque jour amène, où chacun apporte son boniment,

se plaint, supplie ou, ce qui est le pis, offre des panacées pour la réforme de tous les griefs municipaux. Notre maire ne voit, en entend de belles.

Il a dû parfois, en écoutant quelque rêveur lui enseigner la recette du bien-être ces masses, il a dû se rappeler cette anecdote que Jules Simon rapporte quelque part.

Un jour, un quidam alla trouver le ministre des finances de Louis XVIII :

— Monseigneur, lui dit-il, j'apporte dix millions à l'Etat.

— Grand merci ! répondit le ministre en toisant le personnage vêtu comme le neveu de Rameau aux plus mauvais jours ; mais le roi ne trouvera pas mal que sur les dix millions vous preniez dix écus pour vous acheter une culotte . . . .

Bref, M Préfontaine a sorti Montréal de la routine, et en nous le donnant pour maire nous n'avons fait que couronner une œuvre, à laquelle il manque encore, il est vrai, la complète reconaissance de notre autonomie municipale. Nous ne voulons pas être tenus en tutelle par la légis-

lature. Nos intérêts sont en sécurité dans nos propres mains.

Grâce à la charte nouvelle, grâce surtout aux combats incessants de M. Préfontaine, l'autonomie sera bientôt un fait accompli, et cet homme pourra alors se consacrer plus largement à son parti, qui le désire, l'attend impatiemment.

Il est l'homme de la situation. Sa popularité remarquable, le profond prestige dont il jouit dans le parti et le monde des affaires, sa connaissance intime de la politique et des choses administratives, tout le désigne pour la place de chef dans la province et plus particulièrement dans le district.

Ce sera assurément le salut du parti. Le mal accompli est grand, les imprudences nombreuses, les injustices criantes; cet édifice qui paraissait si fort le 24 juin 1896, a été ébranlé par des gens qu'on avait droit d'attendre tout autre chose. Mais la cause n'est pas irrémédiablement perdue; les libéraux peuvent parodier les paroles de Dumas fils au lendemain de Sédan et s'écrier :

“ Comme nos malheurs seraient vite réparés, si nous avions seulement six mois de sagesse et de raison. ”

Ils doivent ajouter : “ Et un vrai chef, un chef qui ait notre confiance ! ”

M. Préfontaine est dans la politique depuis vingt cinq ans ; il a été mêlé à tous les mouvements de son parti ; peu de comtés qu'il n'ait parcourus; il a pris part à tous les débats importants ; depuis ses débuts il a été de l'état-major .... et cependant, pour nous ce n'est que d'aujourd'hui que va commencer sa vraie carrière politique. Des hommes comme lui ne sont qu'en autant qu'ils occupent le premier rang.

Il ne nous appartient pas de dire par quelle porte le maire de Montréal doit entrer dans le cabinet, mais nous sommes certainement les interprètes des orthodoxes du parti ne déclarant qu'il doit être appelé à aviser sa Majesté.

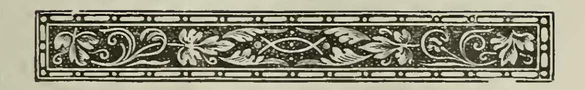
Et cela le plus tôt possible.



Quéry Frères, Photo

The Sun Photo. Eng. Co.

HENRI RAINVILLE



LES CONTEMPORAINS.

HENRI RAINVILLE

L'autre jour, esquissant la carrière municipale du maire actuel, nous ne pouvions empêcher un autre nom de venir sans cesse au bout de notre plume ; à chaque tournant, à chaque phase étudiée, nous apercevions une autre figure qui s'imposait non moins à notre attention.

Aussi avons-nous cru qu'il était tout logique de lui donner de suite sa place dans notre galerie.

D'autant plus, d'ailleurs, que la personnalité de M. H. B. Rainville n'appartient pas au seul cycle civique — comme libéral

vrai, comme député et comme patriote, cet homme est depuis longtemps dans l'état-major de la race.

M. Rainville est né dans Rouville, comté fécond en hommes d'élite. Il fit son droit sous son frère qui devint plus tard juge ; puis en 1889, il fonda la robuste et brillante société dont il est encore le senior.

Entre-temps il épousait Mlle Eugénie Archambault, s'alliant ainsi à cette famille historique qui a illustré l'Assomption et fourni à toutes les sphères publiques des fonctionnaires que les deux partis ont été unanimes à apprécier. Son beau-père, feu Alexandre Archambault, représentait l'Assomption à la Législature.

La politique municipale exerça dès l'abord une étrange fascination sur le jeune avocat. Il comprenait qu'il y avait là un champ digne de l'activité la plus infatigable et que le besoin de métamorphose dans l'administration était impérieux.

Il débuta par un coup de maître : il battit M. Watson dans le Centre, quartier regardé par les Anglais comme un apanage. Cette élection eut une portée vraiment nationale, car, de ce jour, les Cana-

diens-Français comprirent qu'ils pouvaient régner à l'hôtel-de-ville, être enfin maîtres chez eux.

C'est grâce à cette victoire que l'annexion d'Hochelaga put se faire, et que MM. Préfontaine, Rolland et Gauthier entrèrent au Conseil de Montréal. N'y aurait-il que ce fait à l'acquit de M. Rainville, ce serait assez pour que son nom fût placé au bon endroit dans nos annales. Mais continuons.

Toujours comme conséquence de l'élection de M. Rainville, St-Jean-Baptiste vint à son tour unir ses destinées à celles de la métropole. Notre prépondérance était désormais solidement assise.

Tour à tour nos compatriotes arrivèrent aux postes importants, aux présidences de comités, aux emplois rémunérateurs. On ne manqua pas cependant de *fair play* et de générosité pour les autres éléments ; on pécha plutôt dans le sens contraire.

M. Rainville ne fut pas long à se faire jauger à bonne mesure ; il fut successivement appelé à présider les comités les plus importants et les plus considérables et, aujourd'hui, il est le ministre des finan-

ces de Montréal, contrôlant un budget supérieur à celui de la province et passant, avec une merveilleuse dextérité, à travers des difficultés sans nombre.

En 1887, il disputa la mairie à feu M. Abbott. Son but était de contrecarrer le Pacifique Canadien, dont ce dernier était la créature, de forcer cette compagnie, en un temps où son insolence débordait, à racheter les promesses faites à l'Est, à nous donner *notre* gare, à ne pas jouir plus longtemps de nos octrois sans donner du retour.

Cette élection, bien que perdue, fut donc en réalité le premier engagement dans cette longue lutte qui tourne aujourd'hui à notre avantage. Le Pacifique Canadien a, il est vrai, construit la gare Windsor, mais il a dû, en fin de compte, nous donner celle de la Place Viger.

Rien n'a manqué à M. Rainville, aussi a-t-il eu, comme tous les hommes supérieurs, ses envieux et ses détracteurs.

Un jour ces gens-là résolurent de le ruiner ainsi que MM. Préfontaine et Beausoleil. Ils ne parlaient que de " clique " de " Tweedisme," de " boodlage."

Une commission royale fut formée et tout ce que Montréal possédait de fielleux, d'hypocondriaques s'ingénia à trouver des preuves. Aucun effort ne fut épargné, il est même avéré que des individus de sac et de corde furent chargés de *trouver quelque chose* coûte que coûte. Et ce fut la fable bien connue, ce fut mieux encore, car ce qui paraissait gros comme un quatre mâts, au loin, sur l'onde, ne fut pas même, près du rivage, de quoi qui put porter un nom. Vraie débâcle !

La commission royale, par la bouche de ce pauvre Abbott, dut aboutir à l'apothéose des trois hommes qu'elle devait mettre au pilori, et le *Star* s'empressa de se rétracter de la façon la plus complète et la plus abjecte.

Bien des Anglais n'ont jamais pardonné à M. Rainville d'avoir capturé le quartier Centre et de leur damer le pion comme financier, comme debater. Ils ne peuvent pas lui enlever son mandat, mais quelles luttes on lui a faites . . . On a essayé de toutes les pâtes à candidature : politique, préjugés de race et de croyances, rien n'a été épargné. Bref, en seize ans de carrière

municipale, il n'a été élu que deux fois par acclamation.

Cette animosité semble disparaître ; l'élément anglais nouveau est trop pratique pour croire qu'il serait avantageux de priver la ville d'un financier auquel, entre autres choses, on doit d'être revenu à la saine et rationnelle règle de ne pas dépenser nos revenus avant que ces revenus existent autrement qu'en espérance et sur le papier.

Ah ! ce n'était pas mince entreprise que de faire machine-arrière quand nous étions ainsi lancés à fond de train et sur une pente. C'était une révolution. Que d'intérêts, que d'influences, que de parti pris il a fallu abattre !

Et pourtant la réforme a été imposée. Avec cette étonnante énergie qu'on est toujours surpris de voir si grande chez un homme de son physique, une orientation toute nouvelle a été donnée à notre administration financière, et lors des dernières formations de comités, M. Rainville était de nouveau choisi à l'unanimité pour voir encore à cette administration.

Au Conseil il est le leader depuis quelques mois.

M.Rainville est surtout un debater,un dialecticien. Ce n'est pas lui qu'on surprend à parler pour ne rien dire. Quand il est convaincu d'un fait ou d'une interprétation, le plus subtile adversaire ne réussira pas à trouver un point faible à sa cuirasse.

C'est ce qui fait qu'au Conseil ou au tribunal il a une si grande autorité. On le reconnait comme un de nos plus forts avocats. A la législature, il se réserve, il travaille pendant que tant d'autres dégorgent des coqs-à-l'âne. Mais qu'il survienne une question qui réclame son attention, de suite se met en jeu cet organisme si bien doué. Il faut l'avoir vu à la dernière session quand il s'est agi de la Charte de Montréal, luttant pouce à pouce contre les rétrogrades de Montréal et des députés qui connaissent nos affaires comme nous le sanscrit.

Sans lui Montréal serait aujourd'hui gouverné par un triumvirat, c'est-à-dire par la quintessence de tout ce que nous possédons d'ennemis du progrès et de mesquins. Ce serait du propre.

Nous tenions à rappeler ces faits, car on est trop porté, dans notre millieu, à oublier ce que coûtent, en travail et en savoir-faire, la bonne gestion municipale, la conservation des droits des nôtres au Conseil et les luttes pour l'autonomie de Montréal.

Nous ne pouvions trouver plus propice occasion que celle-ci, M. Rainville ayant été depuis seize ans un champion infatigable sur ce terrain.

Dans l'arène polique, M. Rainville n'a pas donné la mesure de ses moyens. Il n'en est pas moins un chef reconnu. Son parti a toujours les yeux sur lui pour cette époque très rapprochée où les libéraux auront besoin de leurs meilleurs hommes pour réparer certaines erreurs de ces années-ci.

Le jour où le parti libéral redeviendra le vrai parti libéral, M. Rainville sera au poste auquel l'appellent son expérience et son dévouement.

Comme homme d'élection, il a depuis longtemps établi sa cote. Après avoir souvent refusé d'être candidat, il y consentit en 1890 et battit, dans St.-Louis de Montréal, l'ex-maire Beaugrand, qui venait diviser le parti et feu Michel Laurent

un conservateur de grande influence et échevin à cette époque. Lors de la panique causée par l'affaire de la Baie des Chaleurs, il fallut recourir à un libéral de la veille pour le battre, mais il a pris sa revanche aux dernières élections avec une majorité de près de 700 voix.

Sa popularité est personnelle, bien à lui, et les ouvriers de sa circonscription le prouvent bien quand conservateurs comme libéraux, parmi eux, mettent au-dessus de tout ce qu'il a obtenu pour eux, notamment l'abolition de la journée de corvée

M. Rainville est encore un jeune et tout indique qu'il n'a fourni que la moindre partie de son œuvre. Au Conseil il n'y a qu'un honneur qui ne soit pas déjà vedu à lui, et, quand l'époque arrivera il n'aura qu'à vouloir.

Mais c'est dans la politique que devra s'exercer son action future. Les libéraux le savent, et M. Rainville qui a l'oreille bonne, ne sait pas moins qu'il n'y a qu'une voix parmi les siens pour l'appeler à jouer à Québec un rôle prépondérant.



The Sun Photo. Eng. Co.

ROSAIRE THIBAUDEAU



LES CONTEMPORAINS.

ROSAIRE THIBAUDEAU

Le sénateur Thibaudeau avait sa place toute marquée dans cette série d'études. La seule difficulté est de donner un bon portrait d'un homme si remuant, qu'on trouve mêlé à tant de choses, menant de front et avec succès, travaux législatif, important emploi judiciaire et entreprises variées. Il est l'un des plus distingués de ce groupe de Canadiens-Français qui ont prouvé que les hautes sphères de la finance, du commerce et des chemins de fer ne sont pas spécialement réservées pour les autres races.

Au début, on le trouve dans les affaires. Il y avait alors, comme aujourd'hui, des concurrences formidables, et, en plus, toutes sortes *d'impedimenta*, notamment l'absence d'un système bien assis, dans les relations du gros avec le détail, et l'extrême pénurie des moyens de communication avec les campagnes

M. Thibaudeau n'entreprit pas moins la tâche. Comme premier coup de maître, il deve ait l'âme de cette importante maison, la première dans sa spécialité, et la renommée à dépassé les mers.

A Québec, feu Isidore Thibaudeau en faisait autant, puis, par la suite, on vit à Londres et à Winnipeg des succursales dignes des deux maisons d'ici.

Dès le commencement, M. Rosaire Thibaudeau se donna beaucoup à la politique. Grand conseiller des chefs, il avait spécialement le don de trouver le nerf de la guerre dans des temps où le parti libéral n'avait aucun patronage à exercer et presque pas d'espoir. C'est surtout dans les temps de dèche qu'il se montra plus actif, plus habile pour subvenir au moins au strict nécessaire.

Il poussait jusqu'à l'abnégation son dévouement au parti et, un bon jour, il sortit du commerce afin d'avoir une plus grande liberté d'action.

Les siens le nommèrent sénateur. Rarement nomination a été mieux accueillie. On ne faisait pas un simple acte de reconnaissance, c'était beaucoup plus, car on donnait à notre nationalité un représentant à la hauteur de toutes les exigences, et l'on sait qu'elles sont parfois très nombreuses au Sénat.

Dans un récent numéro de gala, le *Soleil* rappelait ce que fit l'hon. M. Thibaudeau après la défaite de l'hon. M. Laurier à Drummond et Arthabaska. Le découragement était général et pas loin de dégénérer en vraie panique. La lutte qui venait de se terminer avait épuisé la cassette, l'hon. M. Mackenzie était encore plus rude et maladroit que les années précédentes, et l'on se demandait comment pourraient se trouver une nouvelle circonscription pour le futur chef et les fonds nécessaires pour payer la note.

Alors intervint M. Thibaudeau. Son

frère, qui représentait Québec-Est remit son mandat, puis, comme le rappelait le *Soleil*, le providentiel trésorier du parti trouva les ressources qui permirent de mener à bonne fin la lutte la plus acharnée, la plus coûteuse que l'on connaisse.

Plus tard, après la défaite du 17 septembre 1878, les libéraux se trouvèrent sans organe. Le *National* et le *Bien Public* avaient été emportés dans la tourmente.

Ce n'était pas entreprise facile, en pareille situation, de trouver le montant nécessaire à la fondation d'un autre organe. M. Thibaudeau se remit au travail de restauration avec l'activité et l'enthousiasme habituels ; avec le concours de quelques autres libéraux, auxquels il avait su communiquer son ardeur et sa foi en l'avenir, il fit fonder la *Patrie*.

La *Patrie* n'a pas toujours répondu aux vœux du parti, c'est vrai ; elle est devenue quelque peu — d'autres diraient : beaucoup — un organe personnel, c'est encore vrai ; mais le mérite de M. Thibaudeau ne s'en trouve pas diminué. Après avoir doté le parti d'un porte-voix quoti-

dien, il contribua à retarder, puis à diminuer le caractère d'individualisme que prenait la publication.

Vieux-rouge il était, vieux-rouge il resta tout le temps, oubliant avec chagrin ses sympathies très vives pour certains chefs à la veille d'errer, et ne songeant qu'à préserver l'autonomie du parti.

Il fut de la Vieille-Garde envers et contre tous. Aux époques de crise dans le parti, surtout quand une phalange voulut accepter une branche d'olivier qui ressemblait tant aux cadeaux des Grecs, il fut au premier rang de ceux qui lancèrent le *non possumus*.

L'avenir lui donna souvent raison. D'abord, ceux-là mêmes qui avaient offert une coalition furent les premiers à se vanter d'avoir jouer un bon tour à certains libéraux. Puis l'alliance avec les castors, quelques années après, fut la première inoculation de malheur dans les veines d'un parti qui paraissait si robuste.

Devenu shérif, M. Thibaudeau renonça à la politique de parti. Il tourna d'un autre côté l'excédant d'activité.

Il jugea que le patriotisme ne devait pas uniquement consister en paroles ou en processions ; qu'un des meilleurs moyens d'en faire était de donner une place plus grande aux siens dans le domaine des grandes entreprises.

Tour-à-tour il fut appelé à siéger dans les bureaux de direction de compagnies d'assurances, de chemins de fer, d'industries, etc.

Il a été le vice-président de la filature de Valleyfield, directeur de celle de Montréal, — la Dominion — promoteur puis directeur du système de téléphone Bell ici, président canadien de la grande assurance "The Alliance", etc.

Puis vint la Cie Royale Electrique, dont l'importance a dépassé l'espoir le plus exagéré. M. Thibaudeau en a été, en est encore le président. On ne voit aucune limite possible à l'esprit de progrès et de développement qui anime cette institution. La concurrence ne fait que lui donner plus d'élan. Elle fournit à la ville un système d'éclairage excellent et sa clientèle privée est devenue légion.

Comme conséquence très logique, pour un homme comme M. Thibaudeau, se présenta le projet d'utiliser l'électricité, pour donner aux autres parties de l'Ile de Montréal un réseau de tramways élégants, rapides, à service régulier comme un pendule. Le projet devint réalité en dépit d'hostilités de toutes sortes, et aujourd'hui, non-seulement le Parc and Island existe, mais il a des imitateurs.

C'est surtout le Chemin de fer Atlantic and Lake Superior qui, en ces temps-ci, intéresse l'hon. sénateur. Il s'agit de relier les greniers de l'Ouest avec l'Europe par une voie plus directe, plus courte, traversant de belles régions dans notre pays, et leur donnant ce qui manquait à leur développement : un chemin de fer.

Beaucoup d'obstacles n'ont cessé d'entraver cette entreprise. Il a même fallu que M. Thibaudeau la défendit contre un ministre. Nous connaissons trop le premier pour douter un seul instant de l'issue.

Dans tous les postes, dans toutes les sphères où nous l'avons vu, le sénateur

Thibaudeau a offert aux siens le spectacle d'un homme qui, à un esprit juste, à une grande clairvoyance, a joint l'énergie la plus constante. Il a fait un succès de tout ce qu'il a entrepris et il est loin d'avoir dit son dernier mot.

Ajoutons à cela ses qualités du cœur, qui se sont manifestées en tout temps, et celles de l'esprit, que nous avons tant admirées dans nos cercles intimes et les réunions les plus importantes; ajoutons encore cette exhubérante verve gauloise qu'il a conservée, quand tant d'autres croient de bon goût d'être tristes et solennels lorsqu'on veut passer pour grand homme, et l'on admettra que le sujet de cette étude est bien du nombre des Canadien-Français dont nous avons le droit d'être fiers.



Quéry Frères, Photo

The Sun Photo. Eng. Co.

AMEDEE LAMARCHE



LES CONTEMPORAINS.

—

AMEDEE LAMARCHE

La mort aveugle, imbécile et cruelle, vient encore de frapper avec une rigueur impitoyable. Elle semble, cette fois, avoir exercé une vengeance contre le jeune praticien qu'elle a si prématurément couché dans le tombeau.

Lactance-Amédée Lamarche, fils du distingué docteur J. B. A. Lamarche et feue Philomène Mallette, est mort dans la nuit de jeudi à vendredi, à 4 heures du matin, à l'âge de 24 ans, 3 mois et 12 jours.

Il est certes, toujours douloureux de voir disparaître un jeune homme et d'assister à

l'effondrement d'une vie à peine commencée ; mais combien plus intense est la douleur des survivants, lorsque le défunt emporte dans la tombe toutes les brillantes espérances que son talent, sa constante application et la règle de sa vie avaient fait concevoir.

Et lorsqu'à cette brutalité de la mort, s'ajoutent des circonstances particulières, qui font du mort une victime héroique ; lorsque l'accomplissement d'un devoir se fait le complice de la sinistre faucheuse, les regrets sont peut-être encore plus cuisants, mais ils apportent avec eux la consolation suprême d'un noble exemple qui émeut tous les grands cœurs.

Le Dr Amédée Lamarche, mort victime de son devoir, vient d'ajouter un nom à la liste universelle des martyrs de l'humanité.

C'est en pratiquant une autopsie, c'est-à-dire en cherchant à arracher à la nature un de ses secrets pour en appliquer la découverte au soulagement des malades, que le regretté Amédée Lamarche a contracté la fièvre typhique qui l'a emporté, en dé-

pit des soins dévoués des docteurs Lefebvre, Lachapelle et Fafard. L'impossible a été tenté, mais rien n'a pu triompher de la mort, obstinée à prendre cette jeune vie.

La profession médicale fait ainsi une perte immense, car le défunt s'annonçait comme devant fournir une carrière des plus brillantes. Nul n'était mieux doué que lui, et nul n'était mieux armé pour s'illustrer dans son art et faire honneur à son pays.

Amédée Lamarche était né à Lachine. Il fit ses études classiques au Collège de Montréal, et, tout jeune, il avait manifesté la louable ambition de marcher sur les traces de son père, le savant professeur d'obstétrique à l'Université Laval. C'est dans cet établissement qu'il fit ses études médicales. Il travailla avec ardeur et passa son doctorat avec la note suprême : " Très grande distinction."

En mars 1896, il entra à l'hôpital Notre-Dame en qualité d'interne, et l'année suivante il prit le titre et les fonctions d'interne en chef. Il devait quitter l'hôpital l'an prochain, et, avant de s'établir

à Montréal, son digne père avait résolu de lui faire faire le tour du monde, au moins du monde savant, afin qu'il puisse entrer en contact avec toutes les illustrations médicales de tous les pays. Après ce voyage d'études que peu de jeunes docteurs peuvent accomplir, il serait revenu parmi nous,et, ayant à sa disposition la magnifique bibliothèque de son père — bibliothèque médicale unique dans le Dominion — ainsi que ses collections et ses instruments qui forment une richesse précieuse que les célébrités européennes ne possèdent pas toujours en toute propriété, il aurait certainement illustré le nom déjà si honoré de Lamarche.

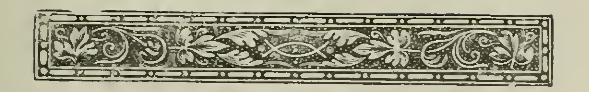
Le sort en a décidé autrement, il faut se courber sous ce rigoureux décret Mais nous ne voulons pas laisser partir ce jeune, consciencieux et modeste savant, sans payer à sa mémoire le tribut d'hommages et d'admiration que l'on doit à toutes les victimes du devoir.

Nous ne tenterons pas d'offrir à son malheureux père de banales et douloureuses condoléances. Il est des douleurs que l'on ne doit pas chercher à apaiser, car l'excessive amertume est une volupté.



The Sun Photo. Engraving Co.

ISRAËL TARTE



LES CONTEMPORAINS.

—

ISRAEL TARTE

Dans l'avant-propos de son livre, *Nos hommes d'Etat*, Jules Simon dit :

> J'aurais voulu mettre plus d'art dans ces portraits ; mais je crois qu'à défaut d'autre mérite, ils ont celui d'être ressemblants. On me reprochera peut-être un peu d'indulgence. Je ne m'en défends pas, j'ai le goût de l'admiration, et je m'efforce toujours de voir les hommes et les choses par leur beau côté.

Tout en éloignant l'idée de rapprochement entre le célèbre écrivain et VIEUX-ROUGE, nous avouons nous trouver bien de cette citation. Le même reproche d'indulgence nous a été adressé. Il est proba-

blement assez juste, mais meilleure défense ne saurait être trouvée que celle-là.

On trouvera sans doute singulier un début de ce genre, quand il s'agit du ministre des Travaux Publics. L'explication en est pourtant fort simple. D'abord, c'était la première occasion qui nous était offerte, et puis, il n'entre pas dans notre plan de refuser à M. Tarte ce qu'il mérite en louanges.

Le Réveil n'a cure ni crainte de passer pour trop admirer cet homme, ce qui ne l'empêchera pas d'éviter soigneusement d'être injuste.

Cet homme a, dès le début, été étonnant. C'est ainsi que nous le voyons se faire notaire, lui, le moins destiné à cette profession. C'est vrai qu'il n'y a pas amassé mousse.

Il prend la plume dans une publication minuscule, se fait remarquer par un style vigoureux et net, par ses connaissances et ses audaces. Son terroir est trop étroit, il décide de prendre le large.

Les journaux de Montréal lui étant fermés, il s'adresse à un très proche parent, feu

l'hon Jos. Cauchon, directeur du *Journal de Québec* Fort mal reçu, il se tourne vers le *Canadien*, que dirigeait alors M. Blumhart, le Magnard de ce pays. Réponse favorable, entrée sans éclat, puis, bang! un article au salpêtre. Echange de coups de plume entre le *Canadien* et le *Journal* comme, osons l'espérer, il ne s'en donnera plus dans notre pays.

On s'est souvent posé la question : M. Tarte se vengeait-il du refus infligé par son parent, ou voulait-il tout simplement établir sa cote ?

Les deux à la fois, croyons-nous. D'ailleurs, Québec n'était pas assez spacieux pour deux ferrailleurs de cette taille. Feu Cauchon, écrivain habile, retors, profondément instruit, populaire, actif comme l'électricité, mêlé à tous les mouvements, président de vingt sociétés, pas retenu par des principes trop fixes, Cauchon député et en passe de devenir ministre, en dépit des libéraux (comme M. Tarte il y deux ans) prenait trop de place au soleil. Il fallait au moins la diminuer.

Avouons-le, s'il se défendit bien, il fut impitoyablement malmené, et nous dou-

tons qu'à sa mort toutes les blessures qu'il reçut à cette époque fûssent cicatrisées.

Son rival poussa le " front ", comme on dit là-bas, jusqu'à lui contester le mandat de Québec-Centre. Ce fut sans succès, il est vrai, mais pendant tout ce temps la personnalité de M. Tarte s'arrondissait, prenait une importance provinciale. Autour de lui venaient se grouper les influents, les riches du parti conservateur.

Ecrivant habituellement de mémoire, nous ne garantissons pas de suivre l'ordre chronologique des faits. Et puis, de ce temps-là à aujourd'hui notre portraicturé s'est tant démené et sur tant de champs que, même avec les dates devant nous, il nous faudrait aller un peu à l'aventure. Continuons :

Un bon matin, le public fut tout surpris d'apprendre que le *Canadien* avait changé de mains. La première partie des transactions s'était faite dans des circonstances assez .... nocturnes — avec ou sans jeu de mots – dans un café fashionable tenu par Maugard, acteur français de quelque valeur, qui était venu s'échouer sur nos rives. De fait, si nous avons bonne

souvenance, jamais l'affaire n'a été bien tirée au clair.

Voilà donc M. Tarte maître au *Canadien.* Il le mena sur un train de cuirassier en charge, travaillant nuit et jour, menant dix polémiques de front et mettant sur les dents ses adversaires, même le typique Pitre A. Tremblay, dont l'endurance et le courage étaient admirables. Il ne ménageait pas même des journalistes amis, coupables de mollesse, ou d'accointances qui ne lui allaient pas.

Puisque le nom de M. Tremblay est venu sous notre plume, profitons-en pour parler de M. Tarte comme organisateur d'élections, de ses attaches avec Sir Hector et de l'influence indue, trois points importants et qui se tiennent étroitement dans cette étude.

M. Tarte n'eut jamais d'animosité personnelle contre M. Tremblay, nous en sommes presque certain ; il était peut-être l'admirateur de cet homme fait de fer et dont toute la vie se résuma dans deux mots : travail et abnégation.

Mais sir Hector avait perdu son mandat après l'affaire du Pacifique et M. Tarte

avait mis sa fortune politique dans la même barque que le défait. Sir Hector dans la vie privée c'était M. Tarte retombé dans les deuxièmes et peut-être troisièmes rôles. Ajoutons que Sir John. de lui-même ou influencé, ne paraissait pas tenir beaucoup à voir revenir l'ancien député de Dorchester.

Il fallait donc frapper un grand coup, forcer la main au chef. Le commencement consistait à trouver un siège : celui de Charlevoix fut remis au vote. Mais restait une thèse neuve à inventer, car le parti libéral était puissant, ses promesses encore toutes clinquantes, ses imprudences dans l'œuf.

La Protectien n'avait pas encore pris d'importance et, d'ailleurs, pour un comté éloigné, mal dégrossi, vraies Cornouailles comme l'était Charlevoix, c'était trop abstrait.

On ne trouva rien de neuf, mais M. Tarte, avec ce flair qui lui a rarement fait défaut, fit accepter par le ban et l'arrière-ban de ses gens de remettre à l'ordre du jour la toujours inquiétante question du libéralisme catholique, de lui refaire peau neuve.

Charlevoix était certes le comté le plus propice en cette occurrence : le clergé s'y trouvait comme trié sur le volet et, par surcroît, M. Tremblay avait, nous ne savons pourquoi, une assez déplorable réputation chez les gens " bien pensant. "

On sait ce qui arriva : mandements, sermons fulgurants, et " cabale " cléricale furent employés en collaboration avec le whisky, l'intimidation brutale et les trucs les plus inouis. M. Tremblay fut défait, la question de l'influence indue arguée devant le tribunal, et le juge Routhier, qui n'avait pas encore mis d'eau dans son vin et revêtu la casaque des " ralliés ", décida que le clergé avait eu droit de se substituer aux " indignes et ridicules laiques. "

La campagne de l'influence indue dura le temps qu'il plut à M. Tarte de la faire durer et il la lâcha quand la Protection lui parut suffisamment attrayante. Toutefois, ce ne fut qu'après s'en être servi jusqu'au coton pour amener la défaite de Laurier à Drummond et Arthabaska. S'il ne l'employa pas trop dans Québec-Est, c'est que

le clergé n'y mordait pas et que les élections de l'endroit sont d'une autre entournure.

Dans tous les cas, non seulement vint un temps où l'influence indue fut reléguée comme une cognée sans manche, mais il l'a combattue depuis.

On a remarqué, d'ailleurs, que sur toutes les questions, M. Tarte a, à différentes époques, prêché le pour et le contre avec une égale vigueur, une égale audace.

Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, il a battu le *record*.

Laissons de côté pour l'instant, les grandes sphères où notre homme se tenait de préférence. Il en est d'autres où il trouvait également le temps de se mouvoir.

Il y eut une époque où l'administration municipale de Québec avait des attraits pour ceux qui, comme lui, écrivaient cyniquement qu'il faut avoir "l'indépendance de fortune" pour se sentir le cerveau libre et la main leste.

Cette administration était aux mains des libéraux. L'empêchement ne fut pas trouvé insurmontable par le directeur du

Canadien. L'aqueduc de Beemer le révéla homme de progrès. Il fallait réveiller la vieille capitale, la pousser de l'avant, l'embellir ; bref, c'était l'alliance avec MM. Pacaud et Langelier. Tôt ou tard, ça devait arriver. L'atavisme de la finance d'à côté, quoi !

Ça fit du scandale. Les bonzes de l'ultramontanisme en frémirent sur leur postérieur, le futur sénateur Landry tonna dans le *Nouvelliste*, organe semi-officiel du Cercle Catholique. M. Vincelette éleva les tuyaux Beemer à la hauteur d'un schisme et il fut même question d'y consacrer un chapitre dans la *Cité du Mal.*

Mais M. Tarte, qui en avait assez de regarder les augures sans rire, envoya tout ce monde au balai, et Québec fut doté d'un second aqueduc dont les eaux, espérons-le, ont, depuis, lavé bien des mains et, aussi, bien des consciences.

L'indépendance de fortune fut-elle atteinte ? Seuls, Jéhovah et Israel pourraient nous le dire, et tous deux sont d'une discrétion enviable.

Tout de suite apparaît l'inévitable contradiction.

A côté de Québec, séparée par une simple rue, se trouvait la municipalité de St-Sauveur, qui profitait de son autonomie pour empester la ville, se passer d'égoûts, d'éclairage, de trottoirs, et qui constituait en outre, avec ses masures en bois, un permanent danger de conflagration.

A différentes époques, il avait été question d'annexer cette municipalité à Québec, de l'asservir à des règlements d'ailleurs bénéficiables pour elle, comme le passé l'a prouvé. Toujours, la populace et les *ward politicians* s'y étaient opposés. Il y avait eu danger d'émeute.

Un jour vint, cependant, où il se trouva à St-Sauveur, des hommes qui résolurent de tenter un autre grand effort. Un meeting fut organisé pour étudier la chose, que vit-on ? M. Tarte, le progressiste de l'affaire des tuyaux, le grand pousseur de l'avant, M. Tarte mit son journal au service des populaciers, trempa sa plume dans le plus vert des fiels et, au meeting, prononça le discours le plus méchant, le plus véhément possible, discours qui lui

valut la présentation d'une canne à pomme d'or . . . .

Ce fait, qui peut nous paraître aujourd'hui sans importance, nous montre tout de même les tactiques de l'homme à cette époque et à toutes les époques.

Si parva licet componere magnis.

Entre temps, il se faisait fermier, ce qui n'est pas un mal ; il ouvrait les pages des annales politiques au taureau de Valcartier, lequel, paraît-il, portait une tache originelle, et acceptait la collaboration de Charles Queneau dans les circonstances connues, ce à quoi nous n'objecterions pas si, de nos jours, la *Patrie* ne tombait pas si souvent sur les écrivains venus de France.

Et ce ne sont là, pourtant, que des peccadilles . . .

C'est peut-être à cette époque qu'il établit sa réputation indéniable de polémiste puissant. Qu'y a-t-il dans son genre de plus remarquable ? Réponse difficile. Pour nous, sa force s'est doublement constituée, d'abord d'une conception toujours parfaite des questions — surtout quand il

voulait errer — de plus d'un style qui, au besoin le plus élevé et le plus populacier, rendait exactement sa pensée Peu d'écrivains. chez nous, ont eu un vocabulaire plus riche et la connaissance de la propriété des mots plus étendue. Et cela à une époque où nous avions Fabre, Dansereau Provencher, Tassé et Trudel.

Il travaillait rapidement, fiévreusement. Ne pouvant s'entourer d'un nombreux personnel, il traitait en bon père celui qu'il avait, accordons-lui cette bonne note. Les bons travailleurs s'en sont trouvés bien.

Dans ce bon temps les journaux n'avaient pas de mirifiques circulations, mais le journalisme existait. Le truc et la grossière illustration ont supprimé le style et le bon sens. La qualité a été tuée par la quantité. Ceci a tué cela.

M. de Boucherville au pouvoir, ce n'était guère un idéal pour M. Tarte. La présence de M. Angers le retenait seule. M. Angers fut aussi son grand ami. Il aimait ce cravacheur qui avait, entre autres qualités, celle de tenir à l'ombre les chaplistes. Ce n'est qu'en ces derniers temps que

M. Tarte s'est senti du parfait amour pour Montréal et ses gens.

Il aurait bien voulu faire déposer M. DeBoucherville en faveur d'un homme moins *slow*, comme le firent plus tard les libéraux de M. Joly, ce castor perdu dans le huguenotisme.

Luc Letellier régla l'affaire d'une autre manière. Alors il fut beau à voir le directeur du *Canadien*. Redevant conservateur sans nuance, sans casuistique, il se montra le plus farouche des hôtes de la Maison Bleue, son seul regret étant que le faiseur de coups d'Etat n'eût qu'une tête. Il ne fit qu'un avec Chapleau, s'apprivoisa dès lors à oublier Angers et ne pensa plus qu'à l'avenir.

Ne pouvant changer encore de Dieu, il changeait de Mahomet.

Quand Chapleau succéda à Joly, il est probable que M. Tarte ne fit qu'un pas de son *sanctum* au cabinet du Premier, lui demanda la récompense de ses travaux et qu'il reçut cette réponse que fit Jules Ferry en pareille circonstance :

“ Ecoutez, mon cher Bercier, avait ré-

" pondu Ferry, il s'agit de se montrer
" homme politique et de comprendre ma
" situation. Vous, vous êtes un autre moi-
" même, je n'ai pas besoin de vous donner
" une place pour être sûr de vous, tandis
" que je suis forcé d'amadouer la gauche
" radicale. Bref, je viens de donner la
" place que vous désiriez à un ami de
" Clémenceau. N'est-ce pas bien joué ? "

C'était M. Tarte qui était joué, et il ne le pardonna pas. Il cacha fort habilement son dépit, montra une abnégation parfaite et attendit. Seulement il avait affaire à forte tête.

Depuis longtemps Chapleau l'avait jaugé et sa confiance en ce bloc enfariné était nulle.

Le chef se servit du partisan ; il eut même l'air de le mettre dans ses confidences, mais, quand il l'avait pour hôte, si le jeu du bouchon était permis, celui des petits papiers était sévèrement interdit.

M. Tarte ne se faisait pas d'illusion sur l'amitié qu'on lui accordait. Il en souffrit tellement, d'ailleurs, qu'il remit le mandat de Bonaventure qui lui avait été con-

fié après une lutte nourrie des dernières guénilles de l'influence indue.

Mais si ça n'allait guère à Québec, du côté d'Ottawa tout marchait bien Langevin ne faisait pas l'ingrat, il ouvrait largement son gilet à son sauveteur, alimentait son journal et n'hésitait pas à le traiter comme son *alter ego* dans la vieille capitale.

M. Tarte profitait de tout avec ce brio qui lui est propre et, entre autres retours de gratitude, alimentait septante fois par jour l'acrimonie peu apparente encore mais déjà profonde entre le chef à Ottawa et celui à Québec.

M. Tarte sentait bien déjà poindre dans son cœur un vif sentiment d'amitié pour le fringant et fin-de-siècle Sir Adolphe. Toutefois, rendons-lui ce témoignage : il restait fidèle à l'autre.

A cette époque il ressemblait à ces courtisanes, dont parle Jules Simon, qu'on traite en personnes vertueuses parce qu'elles n'ont qu'un amant à la tois, mais qui en ont toujours un

Son amitié ouverte pour Caron ne vint

que le jour où McGreevy et Langevin cessèrent d'être avenants. Comme la révolte aurait été prématurée et probablement infructueuse, il se servit de Caron en manière de transition. Comme première preuve d'amitié au nouveau maître, il tonna contre le Nationalisme — quelques jours après avoir fait mettre le drapeau du *Canadien* à mi-mât à cause de la mort de Riel — et se mit à dos un gros procès avec le colonel Amyot qu'il injuria parce que c'était dans les goûts du nouveau clan.

Il réussit, toujours pour le même bon motif, à préparer les circonstances qui amenèrent Sir Hector à se refugier à Trois-Rivières. Tout cela produisait un joli état de choses : Langevin était au plus mal avec Caron et guère mieux avec Chapleau, et ces deux derniers étaient loin de se faire des testaments mutuels. Et plus tard, ô archi mic-mac ! comme Caron ne faisait plus l'affaire, notre homme fut le plus chaud à conseiller à Chapleau d'aller à Ottawa. C'était un franc commencemen de travail en faveur des libéraux.

Mais n'anticipons pas : nous aurons à revenir sur nos pas.

Ajoutons seulement qu'entre deux intrigues, pour se reposer ou pour ne pas cesser d'être étonnant, le directeur du *Canadien* écrivait des articles pour . . . . la Fédération Impériale !

Ce fut la vente du chemin de fer du Nord qui offrit à M. Tarte l'occasion de se venger de Chapleau. Cette vente ne lui faisait ni froid ni chaud, comme il l'a pratiquement admis plus tard. Il n'en cria que plus fort, ayant double raison : la transaction était menée par un homme qui l'avait profondément blessé, et, chose impardonnable ! il ne serait pas au partage de la commission, si commission il y avait.

Sa campagne fut habile, ardente, flamboyante de souci des intérêts du peuple. Dans les coulisses et surtout au Conseil législatif, il mena l'intrigue avec une audace sans exemple. Mais les chaplistes étaient trop forts, trop retors ; ils avaient un état-major trop bien organisé. Notre homme fut battu. Il s'en consola peu après en acceptant un voyage à Paris avec . . . . L. A. Sénécal, une bête noire de la veille. Il revint de la Ville-Lumière

absolument épris du grand brasseur d'affaires et . . . . propriétaire ou à peu près de l'*Evénement*, journal sur lequel L. A. Sénécal avait eu jusque là une copieuse hypothèque. Pas de commentaires.

Les mois et les années qui suivirent furent passées dans le recueillement . . . . et la collection des petits papiers tourna à la manie.

Notre homme cultivait davantage l'amitié de MM. Pacaud et Langelier. Groupe fécond, bien doué, pesé par Dieu de toute éternité. Mêmes principes, mêmes aspirations, mêmes scrupules, même abnégation. Jusque dans leurs dissidents accidentels, on sentait un grand et inaltérable fond de sympathie. Ils ont par la suite suivi des routes quelque peu différentes, mais aucun d'eux n'a forligné, n'a mis en oubli les méthodes limpides et précises d'économie politique étudiée autrefois.

Il est bien certain qu'en partant pour Ottawa, Chapleau n'avait pas en plus grande estime M. Tarte, mais il allait en avoir besoin dans ses luttes là-bas. La guerre à McGreevy, c'était la guerre à

Langevin, et pour que cela se fit, il fallait M. Tarte. L'entente entre ce dernier et le nouveau secrétaire d'Etat ne fait aucun doute. Et une fois de plus on a vu alors des hommes se préférer à leur parti.

M. Tarte entreprenait une tâche qui répugnait à tout l'entourage de Chapleau, mais lui la considérait déjà comme l'œuvre de sa vie. Prévoyait-il que cette nouvelle aventure le pousserait dans le camp libéral ? Pas à cette époque-là, pensons-nous. Faire d'abord une aubaine, puis servir Chapleau qui deviendrait chef à Ottawa c'était tout. La preuve abonde. Avant de demander une enquête sur McGreevy, il l'en menaça pendant un an. " Je vais parler, " écrivait-il tous les matins. " Je vais parler, " allait-il dire à Sir John. Comme il eut été bien aise qu'on l'empêchât de parler. C'eût été assez facile, mais le parti conservateur devenu blasé et mûr pour la chûte, divisé au dedans et au dehors, semblait attendre comme une distraction, comme un stimulant, les révélations de l'" homme nerveux. "

En parlant, M. Tarte perdit le bénéfice immédiat devant résulter de sa longue et

laborieuse intrigue, et ne gagna rien à Chapleau qui, de ce jour, n'eut qu'embarras et humiliations.

Et la dernière est la lettre écrite de Spencer Wood en ces temps derniers, lettre que M. Tarte n'a pas encore expliquée et qui contenait le germe d'une autre trahison.

Nous ne craignons pas d'écrire ici qu'en frappant presque simultanément Chapleau et McCarthy, la mort a détruit une combinaison que machinait M. Tarte pour un avenir rapproché.

Tarte et Mercier, un autre chapitre qui sera court, mais qui exige un tôme.

Le journaliste pensa tout d'abord que le gouvernement n'était pas viable et le combattit dès le premier jour. Il lui refusa obstinément le *fair play* dû à tout débutant. Nous nous rappelons fort bien les apostrophes que lançait, en pleine législature, le premier ministre à M. Tarte, assis à la galerie des journalistes. Les naïfs voyaient entre ces deux hommes une haîne que la mort, et encore, peut seule éteindre. Les experts en tartisme s'amusaient propre, et ils avaient raison. Plus

la majorité ministérielle s'arrondissait, moins sévère devenait notre homme et bientôt grâce à cette double gradation opposée. M. Tarte se trouva, un beau matin, broutant dans le pré fleuri des lettres de crédit. Il n'entre pas dans notre cadre de raconter par le détail tous ces agiotages vrais ou non. A leur sujet, comme pour les jobs qu'on a imputés à Tarte avant l'ère Mercier, voici notre opinion : Que l'on ait exagéré, c'est très probable et ç'a été même fort naturel, étant donné l'homme et ses mauvais compagnons ; quant aux transactions inavouables qui existent réellement, M. Tarte peut être certain que l'opinion publique est formée, qu'elle l'a été sans le concours des juges et des jurys et qu'aucun juge ou jury ne pourra la déformer.

On sait ce que valent les procès, surtout ceux que l'on n'ose entreprendre que le jour où tous les atouts sont dans la même main.

MM. Pacaud, Tarte et C. Langelier ont eté la cause de la chute de Mercier. Et le plus piquant de l'affaire, c'est que M. Tarte persistait à se donner comme conserva-

teur. C'est comme tel qu'il se fit élire dans Montmorency, puis à l'Islet doù il partit pour Ottawa dans le but de frapper le grand coup.

Les conservateurs ne le comptaient plus comme leur, et les libéraux ne frayaient pas encore sans crainte avec lui. Il avala tout avec le flegme d'un homme décidé à tout ; il se lança dans les dessous. La mort de Sir John le mit à son aise ; il ne se sentait jamais le cœur fort en face du vieux renard ; il se savait deviné et battu d'avance.

Mais avec Thompson, grand poseur à la vertu et bien monté par les Chaplistes, ça marcha bien. Enquête, condamnation, démission, toute la kyrielle. Et M. Tarte se disait toujours conservateur.

Or, Chapleau dut partir en exil, ce qui détruisit le plan du délateur. En plus, il se trouva sans parti. Alors le mouvement de conversion se fit rapidement et il entra dans le parti libéral sans, on le sais, y être invité.

Nous tenons à être bien compris : quelque tortueux qu'ait été le chemin suivi par M. Tarte pour arriver au parti libéral. ce-

la n'a rien à faire avec ses agissements dans ce parti.

Bien plus : il a payé son droit d'entrée par un travail admirable d'activité et d'habileté. Pendant que, dans cette province, la plupart des chefs rouges vaquaient à leurs affaires et se désintéressaient de tout, lui parcourait le pays, organisait des clubs, multipliait les théories d'attaque, enseignait les bons vieux trucs bleus, donnait à la question des écoles une tournure inattendue et perfide. Mais qui plus est, du Laurier froid, abstrait, quelque peu mythologique, il faisait un Laurier plus communicatif, moins guindé et ne craignant plus la grivoiserie politique. Il passait la lime sur ses scrupules, lui enseignait qu'en temps de guerre de ce genre, la parole donnée a des racines toutes théoriques, que l'on peut promettre blanc à l'est et noir à l'ouest et, qu'en somme, la restriction mentale est autant l'apanage des chefs de partis que des Jésuites. Bref, il métamorphosa Wilfrid Laurier en John A. Macdonald.

C'est du travail, tout cela, et le reste donc . . . Pas n'est besoin d'y revenir. Il

suffira de reconnaître que la victoire lui a été due en grande partie. Mais . . .

Mais, parce qu'on a réussi à remettre son voisin en possession de son domaine, il ne s'ensuit pas que l'on ait droit, dès le premier jour, de s'y installer en maître.

Mais il ne faut pas, du jour au lendemain, par son exemple personnel, réduire toute la politique d'un grand parti, à une vulgaire question de patronage.

Mais il ne faut pas que, tout méritant qu'ait été l'ouvrier de la onzième heure, celui-ci prenne la part de ceux qui travaillaient dès l'aube.

Mais il ne faut pas élever le népotisme à la hauteur d'une constitution, tout vibrante qu'on ait la fibre paternelle.

Mais il ne faut pas que les siens éclaboussent au passage les autres artisans de la commune victoire.

Mais il ne faut pas que fatalement, sous chaque transaction administrative que l'on a dirigée, apparaisse un job ou quelque chose d'à-peu-près.

Mais il ne faut pas encanailler le Chef,

l'insensibiliser, le réléguer dans la niche et pontifier soi-même.

Nous avons trop de fois récité, dans ces colonnes, la longue litanie des griefs des vrais libéraux pour qu'il soit nécessaire d'y revenir.

Laurier n'a pas apporté remède. Pourquoi ? Son ministre le *tient*-il ? En a-t-il peur ? Ou, encore, craint-il de se montrer ingrat ? Supposons, charitablement, que cette dernière raison est la bonne, est-elle valable ? Doit-on préférer un individu au parti ? Le chef a pourtant eu, en ces temps assez récents, un exemple qu'il pouvait suivre sans démériter.

M. Tarte a-t-il plus fait pour Laurier et pour le parti libéral que Bismarck pour la dynastie des Hohenzollern et pour l'Allemagne ? Et, cependant, quand le Chancelier de fer est devenu un embarras, un danger, il a été renvoyé, tout en recevant honneurs et récompenses sonnantes pour les services rendus.

Que le chef prenne garde : le jour où son prestige ne sera plus assez fort pour faire supporter son allié, le désastre ne sera pas

loin. Et ce prestige s'use aux deux bouts, au double jeu d'une politique d'aventure et du maintien d'un homme condamné.

Comment tout cela finira-t-il ? Pour M Tarte, c'est devenu assez difficile à prédire depuis la double mort dont nous parlions.

Il rentrera peut-être dans le journalisme pour le plus grand malheur de plusieurs, de Laurier le premier peut-être.

Pour le chef, connaissant son tempéramment, pour ceux-là surtout qui l'ont approché après une défaite personnelle, ce sera une désagrégation totale. Et quel dommage! car cet homme est vraiment l'un des types les plus remarquablement doués que notre race ait produits.

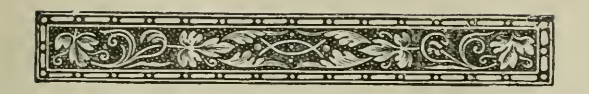
Tenez, plus nous y pensons, plus nous hante le tableau du dégommage de Louis XV, et de Rocco, après la perte de la Mascotte. Or, pour un chef, la confiance des siens c'est la Mascotte. Sans elle, tout va grand train au bout du fossé.

Plus aussi, nous revient avec une égale obstination la certitude que M. Israël Tarte sera pour Laurier ce qu'a été Wilson pour Grévy.



Quéry Frères Photo. The Sun Photo. Engraving Co

CALIXTE LEBEUF



LES CONTEMPORAINS.

CALIXTE LEBEUF

Quelqu'un s'est écrié avec raison : " Il faut être républicain en république. "

Dans notre pays, à une autre époque mais mû par des sentiments d'un même ordre, un groupe d'hommes énergiques et convaincus a lancé l'ultimatum : " Il faut être libéral dans le parti libéral. "

Ces intransigeants ont été la moelle du libéralisme dans notre province ; heur ou malheur, que le drapeau fût planté à la Droite ou à la Gauche, ils n'ont été ni plus loyaux, ni moins. Leur *credo* est resté intacte, et s'ils ont paru parfois quel-

que peu empêcheurs de danser en rond, invariablement l'avenir rapproché leur a donné raison.

Souvent, au cours de ces études biographiques, nous avons eu l'occasion de parler de ce groupe collectivement et, en particulier, de plusieurs de ses principaux membres.

Aujourd'hui nous voulons consacrer tout un article à celui qui nous a toujours paru le plus méritant, le plus inébranlable de ces vrais libéraux.

D'abord, une rapide esquisse biographique.

Né à St-Thimothée, comté de Beauharnois, M. Lebeuf a, d'abord suivi, sous une direction anglaise, un cours commercial, puis le classique à Ste. Thérèse. Avant d'étudier la loi, il alla perfectionner ses premières études dans un collège de Kingston.

Il fit sa cléricature sous MM. Bélanger, Desnoyers, J. A. Ouimet, DeMontigny, Andrew et W. Robertson, tout en suivant les cours au McGill. M. Lebeuf, qui a vingt-cinq ans de pratique, eut pour premier associé le regretté Edmond Lareau.

Depuis 1873, on l'a toujours vu dans le mouvement politique. Il a porté la parole dans presque tous nos comtés, de même que dans Ontario et la Nouvelle-Ecosse. C'est lui qui, de concert avec l'honorable M. Rosaire Thibaudeau, organisa la campagne qui aboutit à la victoire de l'honorable M. Joly. Ses deux années de présidence du Club National furent mémorables.

M. Lebeuf a beaucoup écrit dans les journaux, surtout aux époques où il croyait urgent de lancer le *cave ne cadas* à des chefs oublieux et téméraires.

Bien qu'il ait été constamment sur la brèche et que sa carrière compte déjà un quart de siècle, il paraît aussi jeune, aussi frais, aussi robuste qu'il y a quinze ans. Tout chez lui exprime l'énergie, la détermination. Prompt à voir, tels qu'ils sont réellement, les attenants ou les aboutissants d'une question ou d'une situation, il ne l'est pas moins à conclure, et une fois la conclusion prise, l'action suit de près.

Il pense remarquablement juste ; il a le coup d'œil d'une grande sûreté, et le cou-

rage des convictions chez lui est devenu proverbial. Il a souvent renouvelé la scène de David et Goliath, et toujours pour le plus grand bien de la vraie tribu.

Ses ambitions semblent s'être limitées à bien servir son parti et à prendre une place considérable dans le barreau, car jamais on ne l'a vu faire antichambre pour son compte personnel, et toujours il a refusé d'être candidat, même quand son élection ne souffrait nul doute.

Nous savons que les chefs arrivés n'aiment pas à entendre ces voix qui s'élèvent pour leur rappeler leurs promesses au pays et au parti ; pour adresser des reproches d'autant moins digestes qu'ils sont justes ; pour les troubler dans leurs bacchanales.

Ce n'est pas non plus bien agréable de paraître se proclamer prophète ou fils de prophète, mais nous le demandons : le parti libéral n'y aurait-il pas gagné dans le passé, si la voix des Lebeuf et des Thibaudeau avait été écoutée.

Quand M. Lebeuf écrivit ses fameuses lettres à M. Pacaud — vraies Catillinaires

— il prédit juste. Le parti donna raison à notre ami, mais quand il fut trop tard.

Ce qu'il prédisait alors à feu Mercier, à propos de MM. Pacaud & Cie, il le répète aujourd'hui à l'hon. M. Laurier, au sujet de MM. Tarte & Cie. Et tout indique que les événements, hélas ! lui donneront une fois de plus raison.

Pour amoindrir M. Lebeuf, pour le diminuer dans l'estime publique, on recourt au vil et vieux moyen : " C'est un ambitieux, c'est un dépité, c'est un jaloux.... " disent les endormeurs et les manipulateurs.

Nous avons dit plus haut notre pensée sur les ambitions de M. Lebeuf ; nous ajouterons, en appuyant, qu'en maintes circonstances très remarquables, il a refusé des faveurs publiques plutôt que de causer des embarras à son parti ou à des co-partisans de marque. Une réminiscence entre vingt.

Un jour, M. Beausoleil était leader au Conseil de Montréal. Par ce fait, l'élément libéral s'y trouvait chez lui, ce qui a bien son importance, on l'admettra, quand il s'agit d'une administration dont le budget

dépasse celui de la province de Québec. Or, quand vinrent les élections, la candidature contre M. Beausoleil fut offerte à M. Lebeuf ; la requête qui lui fut présentée était signée par au delà des deux tiers des contribuables d'influence reconnue, M. Lebeuf refusa, car le parti et ses intérêts se trouvaient indirectement en jeu et l'hon. Wilfrid Laurier, lui-même, télégraphia à notre ami pour le prier de se sacrifier ; ce qu'il fit.

Parmi les éclabousseurs de cet homme combien y en a-t-il qui agiraient de même ?

Les partisans de M. Lebeuf sont nombreux. Il est le favori des clubs où survit la liberté de pensée et de parole. La jeunesse aime ce brave et vigoureux champion de la cause ; elle se le donne comme interprête dans les grandes circonstances, comme l'autre soir encore, au Club National.

Ah ! le Club National ! . . . . Il a bien dégénéré depuis 1888, depuis la présidence de M. Lebeuf.

A cette époque, c'était à Québec que des agioteurs détroussaient le parti et le

pays. M. Lebeuf éleva la voix, fit entendre d'énergiques protestations. Feu Mercier, mal conseillé, répondit par un *ultimatum.* Il chargea MM. Poirier et St. Jean d'intimer au Club National l'ordre de décapiter son président. Les représentants du despote et leurs caudataires se portèrent en masse vers le lieu de réunion. M. Lebeuf les y attendait avec ce calme et cette énergie dont il est invariablement coutumier. Pendant quatre heures il soutint le feu; il prit l'offensive presque au début et ses adversaires furent défaits au vote.

Pour l'endurance, le franc-parler et le sain libéralisme, nous ne lui avons connu qu'un pareil : M. Gagnon, ancien député de Kamouraska, et, encore! celui-ci, pris de fatigue, ne s'est-il pas refugié dans un shérifat ? . . . .

M. Lebeuf aime sa profession. Son esprit méthodique et un grand sens pratique en ont fait un avocat heureux, recherché du public et estimé du Banc. Son nom est attaché à plusieurs causes célèbres, notamment celle de Sauvalle *versus* Tardivel, où fut débattue une si délicate

et subtile question, et le retentissant procès de Tarte *versus* Grenier, au cours duquel il déploya si brillamment ses qualités d'analyste de preuve.

M. Lebeuf apporte à la barre les qualités qui le distinguent sur l'autre champ, et il est particulièrement noté pour ce que nous appellerons très bien : sa fidélité au client.

L'auteur de ces lignes a souvent causé avec des libéraux vraiment orthodoxes et qui, pourtant, ne font pas bande avec M. Lebeuf. Leur raison ? Toujours la ritournelle des timorés.

Dans son beau livre : *Dieu, Patrie, Liberté*, Jules Simon parlant d'une situation analogue, écrit ces lignes que nous donnons textuellement :

. . . .

" Il me répondit : " Je voudrais être " avec vous, mais mes électeurs ne me le " pardonneraient pas. "

" L'un d'eux écrivait : Toutes vos opinions sont les miennes ; mais vous êtes en dissidence avec notre commun parti, je ne veux pas être dissident, je regarderais une dissidence comme une désertion. "

Désertion de quoi ? s'écrie Jules Simon. "Il aime mieux faire le bien contre ses amis que le mal avec eux."



The Sun Photo. Engraving Co

GEO. W. STEPHENS



LES CONTEMPORAINS.

GEORGE W. STEPHENS

Peu de députés dans notre législature provinciale portent un nom plus connu que celui de George Washington Stephens ; il en est peu aussi qui soient si mal appréciés.

M. Stephens n'est pas un homme populaire. Ce n'est ni un compliment ni un reproche que nous voulons lui faire. La popularité emprunte toute sa valeur aux circonstances qui la font naître.

Tel homme public s'insinue tranquillement dans le culte populaire comme un

défenseur des droits du peuple, comme un démocrate à tous crins, alors que ceux qui sont obligés de vivre dans son intimité ne connaissent pas de pire autocrate. Tel autre jouira des avantages d'une légende qui veut qu'il soit un prodigue, un désintéressé qui ne vit que pour ses amis, quand ces mêmes amis sont les victimes constantes et soumises de son égoisme. De la pose, une réclame bien organisée dans les journaux et sur les hustings est tout ce qu'il faut pour arriver à cette popularité de faux prétextes. M. Stephens n'a jamais eu recours à ces moyens. Entier dans ses convictions, indépendant de fortune, il pousse l'indifférence pour le qu'en dira-t-on si loin qu'on pourrait croire qu'il méprise la popularité.

Cependant il tient à rester dans la vie publique. Esprit remuant, zélé, il veut faire bénéficier les autres de ses idées. Il y met tant de persévérance — nous allions dire d'acharnement — qu'il fatigue souvent l'attention du public et surtout de la chambre.

Ah ! la chambre ! Il faut bien la connaître pour savoir combien elle a horreur

des idées nouvelles qui demandent de l'étude, du travail.

Quand on a passé de nombreuses années sur les bancs d'un collège à se pénétrer de l'éloquence de Cicéron et de Démosthènes, quand ensuite, durant des années aussi nombreuses, on s'est bourré des principes du droit romain et des coutumes de Paris, quand après tout cela, il a fallu s'initier au secret de toutes les intrigues, de toutes les bassesses que nécessitent ordinairement une élection, il est tout juste qu'on croit avoir le droit de se reposer ou tout au moins de vivre sur les connaissances acquises. C'est ce que pensent les neuf-dixièmes de nos législateurs, que la chambre soit de teinte rouge ou bleue.

Le novateur, le profane qui arrive avec une idée nouvelle, un projet de loi qui n'est pas conforme aux antiques principes des légistes romains, est nécessairement déclassé.

Pour les uns c'est un révolutionnaire aux tendances anarchistes, pour les autres c'est un fanatique avide du sang de ceux qui ne partagent pas ses croyances, les plus charitables se contentent de dire que c'est

un exalté, presqu'un fou. Aux yeux de tous, une proposition faite par ce novateur doit être considérée indigne de considération.

M. Stephens a eu à souffrir de tout cela. Peu diplomate, allant droit à son but en homme pressé, il n'a pas su se faire pardonner son ambition de tout améliorer. J'ai entendu un brave député de campagne qui avait jadis des aspirations au portefeuille, déclarer que les conservateurs et les libéraux devraient s'unir pour boycotter Stephens. Stephens empêchait ce brave homme de dormir et l'obligeait de rester à Québec quelques jours de plus, ce qui veut dire une augmentation de dépenses à la pension ! Pour beaucoup de députés la session la plus courte est la plus fructueuse.

Malgré ces obstacles, malgré tous les préjugés qu'on a soulevé autour de son nom, M. Stephens a prouvé sa valeur. C'est encore un homme avec lequel il faut compter, et plus d'une de ses idées sont passées dans nos statuts, Il n'a pas besoin d'autres titres pour avoir droit à une place parmi les " Contemporains."

Il y a trente ans que M. Stephens est au service du public, Il fit son entrée au conseil de ville en 1868. Il reste peu de ceux qui furent alors ses collègues. J. McShane est un de ceux qui ont survécu le plus longtemps dans la vie publique ; mais lui aussi, après avoir été l'idole populaire, s'est vu rejeter.

M. Stephens a assis ses œuvres sur une base plus solide, c'est pourquoi elles durent.

Dès son entrée dans la vie publique il a pris pour principe que les affaires du pays doivent être administrées d'après les mêmes règles que celles d'un particulier, c'est-à-dire que dans les dépenses on doit considérer le revenu. Il ne s'est jamais départi de cette ligne de conduite, et plus d'une fois il s'est rendu désagréable par devoir en disant de dures vérités

En 1868, Montréal n'était pas encore sorti d'enfance. Les rues étaient encore à paver, les égouts à construire, l'aqueduc à terminer. M. Stephens a joué un rôle important dans la direction de ces travaux. La ville avait nécessairement eu recours à des emprunts. Quand vinrent les années

difficiles de 1877-78 il fallut réduire les dépenses. M. Stephens fut alors appelé à la présidence du comité des chemins avec la tâche ingrate de pratiquer l'économie. Il accepta avec ce sentiment du devoir qui a caractérisé sa carrière et il fit immédiatement des réductions considérables dans les dépenses et chose qui étonnera même ses détracteurs, la partie Est de Montréal ne souffrit pas trop de cette économie.

Du reste M. Stephens n'est pas de ceux qui croient que les gouvernements doivent pratiquer l'économie quand même. Autant il prétend que les législatures doivent rester dans les bornes de leur revenu, autant il croit que le peuple doit se taxer pour faire face à toutes les dépenses justifiables. Rien n'est plus juste mais aussi rien n'est plus contraire à l'économie de collégiens qu'ont toujourspratiquée nombre de nos gouvernants. Tous nos grands hommes d'un jour ont prêché que les pouvoirs publics avaient pour fonction de toujours dépenser sans jamais rien demander, ils ont ancré dans l'esprit du public l'idée qu'il s'enrichissait en empruntant et que

tout impôt est un vol. En combattant de front ces erreurs funestes, M. Stephens s'exposait volontairement à la défaveur du peuple ; mais il prouvait son patriotisme et son dévouement. En effet on l'a vu en 1893 inviter le gouvernement conservateur à imposer une taxe sur la propriété pour faire face aux besoins du moment. Grand propriétaire, il aurait payé une forte partie de cette taxe. Il ne s'en inquiétait pas ; il voulait seulement que l'impôt fut réparti équitablement sur toute la province. Le gouvernement cédant à la pression des districts ruraux préféra s'attaquer au commerce de Montréal.

A Montréal, lorsque les expropriations étaient devenues une industrie payante pour beaucoup de personnes, lorsque les propriétaires les plus estimés ne dédaignaient pas d'engager des témoins pour attester que les propriétés dont la ville avait besoin étaient d'une valeur fabuleuse, M. Stephens étonna encore son monde. Les experts venaient de déclarer que telle de ses propriétés ne valait pas plus de $2.50 le pied. Au lieu d'essayer d'obtenir davantage,il déclara aux commis-

saires ébahis qu'il n'avait jamais considéré que la dite propriété valut plus de $2.00 le pied.

M.Stephens a déployé le même patriotisme depuis que les déficits s'accumulent dans la caisse municipale. Lui, un des plus grands propriétaires de Montréal, il a constamment prêché l'imposition d'une taxe spéciale pour faire face aux dépenses nécessaires.

Après cela on est bien mal venu de taxer M. Stephens d'avarice. Ayant hérité d'une jolie fortune il l'a fait fructifier par une administration intelligente. Il n'a pas jeté son argent par les fenêtres, mais ils sont bien rares ceux qui ont fait appel en vain à sa générosité pour une œuvre méritoire — religieuse, politique, ou purement charitable. On nous permettra une comparaison. Chez lui, M. Stephens reçoit ceux qu'il invite d'une façon princière — seulement tout le monde n'est pas invité. De même dans ses donations : il n'y en a pas pour tout le monde, mais ce qui est donné est bien donné. Il veut savoir ce qu'on fait de son argent.

Il n'y a pas de petites affaires pour lui.

Un jour, à Québec, il reçoit une dépêche. Il s'aperçoit qu'on lui fait payer pour un mot de trop. Il renvoie aussitôt le messager réclamer les deux sous surchargés. Puis il donne vingt-cinq centins de pourboire au petit bonhomme de messager.

M. Stephens se dit que l'on sait toujours quand on donne volontairement, mais on ne sait jamais ou ça conduira de se laisser voler par négligence.

C'est dans cette stricte et constante adhésion de M. Stephens aux principes des affaires qu'il faut chercher le secret de son impopularité en certains milieux. Il combat toutes les extravagances, il n'y a pas de considération d'amitié qui puisse l'en empêcher. De même, par exemple, il s'oppose aux loteries parce qu'il est convaincu que les peuples ne s'enrichissent pas par le hasard, mais par le travail. En même temps qu'il travaillait à supprimer la loterie au bénéfice du Monument National, il offrait de souscrire pour cette œuvre de la Société St-Jean-Baptiste.

Et l'on a dit que M. Stephens était animé par le fanatisme religieux. Nous ne savons au juste à quelle secte il appar-

tient ; mais nous sommes bien certain qu'il n'y a pas une religion au monde qui pourrait lui faire sanctionner une transaction qu'il croit mauvaise.

Hors des affaires c'est un esprit très large, qui s'occupe de tout, qui collectionne tout, chez lequel on peut trouver des renseignements qu'on ne trouverait nulle part ailleurs.

Il a une opinion sur tous les sujets, y compris celui de l'avenir des races qui habitent le Canada. Il n'a aucune objection à ce que les Anglais apprennent le français, il prêche même d'exemple dans ce sens. Mais il est convaincu que la parfaite harmonie, essentielle à la prospérité et au progrès du pays, ne sera établie d'une manière permanente que lorsque les nationalités se fusionneront.

Du reste rien ne lui plait tant que la discussion. Il est aussi à son aise dans une assemblée des Chevaliers du Travail qu'à l'Association Immobilière. Toute idée nouvelle commande son attention. Cette ambition de tout examiner, devient même un défaut. Il ne lui reste pas le temps de mûrir ses pensées, d'en soigner la forme.

Pour cette raison, M. Stephens n'arrivera jamais au premier rang. Mais il n'en a pas moins joué un rôle considérable et bien utile dans nos affaires municipales et dans notre politique provinciale. Il a été véritablement le *watch dog* dont on se plaisait à faire l'éloge lorsque Sir Henry Joly était au pouvoir à Québec. Il a empêché plus d'un projet pour aliéner les droits du peuple de s'accomplir. Il a prêché la prudence et la raison à des gens qui penchaient vers toutes les extravagances et toutes les folies.



Quéry Frères, Photo. The Sun Photo. Engraving Co

ADOLPHE LAMARCHE



LES CONTEMPORAINS.

ADOLPHE LAMARCHE

Ab augusta per augusta.

Sainte-Beuve dit un jour à Ernest Legouvé : " — Je ne parle jamais d'un homme tant que je n'ai pas trouvé le point central de son œuvre, le trait dominant de son caractère. Voilà pourquoi j'ai tardé à vous prendre pour sujet d'étude ; je ne voyais pas clair en vous ; aujourd'hui je puis commencer, je vous tiens. "

— Eh bien, lui répondit Legouvé, puisque vous me tenez, dites-moi donc ce que je suis, définissez moi à moi-même.

— Rien de plus simple : ce qui est frappant en vous, c'est l'unité de votre vie.

Vous avez suivi des routes assez diverses, mais vous avez toujours poursivi le même but. Dès votre jeunesse, vous vous êtes fait votre plan d'existence, comme un auteur dramatique fait son plan de pièce, et vous avez marché d'un pas ferme, d'un regard assuré, sans vous laisser prendre aux distractions du chemin ; vous êtes le fils de votre volonté.

Legouvé se mit à rire et lui dit :

— Voilà, certes, un portrait fort avantageux ! Parti d'un observateur aussi sagace que vous, il y a de quoi chatouiller mon amour-propre. Par malheur, ce portrait a un grand défaut, c'est de ne pas me ressembler du tout . . .

. . . .

Il y a quelques jours, nous abordions un intime du Dr Lamarche, par une demande de renseignements sur certaines parties de la carrière de ce distingué compatriote.

— Qu'en savez-vous déjà et quelle est votre conclusion sur l'ensemble ? nous fut demandé.

Un franc éclat de rire accueillit notre réponse. Il paraît que notre portrait, bien que riche en couleurs, avait, lui aussi, le

grand défaut ; mais dans notre cas il y avait injustice pour l'objectif. L'ami nous raconta ces quelques faits, que nous ne faisons qu'habiller sans y mettre grand'façon, connaissant les goûts du docteur.

Le Dr Lamarche est né à Montréal, il y a un peu moins de cinquante ans. Il en compte déjà vingt-sept de pratique, et quand vous saurez à quelles épreuves il a été soumis, vous serez étonné de le voir si vigoureux, ayant l'air encore si jeune.

Après quelques années d'études à Terrebonne, il vint compléter son cours au collège de Montréal. A peine sorti de cette institution, obéissant au " Dieu le veut ! " lancé par l'archevêque Bourget, il se faisait zouave, partait avec le premier détachement, était de toutes les étapes, campait successivement sur les principaux points du théâtre des hostilités, donnait de l'entrain et de la gaîté à tous, puis revenait se livrer à l'étude de la médecine, plus riche en expérience, mais aussi pauvre que s'il eut eu à payer tous les frais de la guerre.

Ici se passe un incident bien typique. Le major, un Français, lui découvrant

la bosse administrative, le sacra caporal d'ordinaire avec mission de nourrir et entretenir ses hommes . . . avec huit sous par jour pour chacun. On voit d'ici la posture du docteur, qui est bien le plus piètre budgétier que Jéhovah ait rêvé. Ça marcha de hue et de dia pendant un certain temps ; personne ne mourait littéralement de faim ; alors survint un événement qui faillit être une catastrophe. Voici.

Qu'on soit à Rome ou à St. Canut, il y a partout un 24 juin, c'est-à-dire une "St. Jean-Baptiste," et ça prend un Canadien bien chiche pour ne pas oser un petit extra ce jour-là. C'est ce que se dit le docteur qui, sans plus *géniaiser*, comme disent les gens de Laval, acheta, au prix de 15 francs, une petite barrique de vin qu'il distribua à tous ses guerriers. Du coup, il y eut déficit, un de ces déficits qu'aucun artifice de budgétaire ne peut masquer.

Ce fut grand bruit dans l'exécutif, perturbation générale dans l'administration, chsasé-croisé de rapports, ce que voyant, dégoûté et ahuri, le docteur remit ses galons et ses livres, puis nous rejoint.

C'est alors que s'établit le lien d'amitié entre lui et le Dr N. Fafard, une autre gloire de la profession médicale au Canada. mais c'est beaucoup plus tard qu'il vit, pour la première fois, cette bonne figure si intelligente et si réjouissante de son ami Christin, d'Ottawa, qu'en cercle intime on appelle " notre Béranger. "

Les " Caps de Tourmente " devenant de plus en plus difficiles à tourner dans la future métropole du Canada, M. Lamarche. qui en était à sa deuxième année d'études médicales, partit pour l'ouest américain. résolu à ne s'arrêter qu'à l'instant où l'escarcelle serait à sec. Il faut croire qu'il marcha vite car ce fut à Vienna, en plein Michigan, qu'il planta sa tente et dépaqueta ses peu encombrantes Pénates.

Il était. à la vérité, grand temps d'arrêter : il ne restait plus que trente sous. Le premier engagement dans le *struggle for life*, là-bas, se présenta sous la forme d'un achat de lampe. Pour trente sous, le docteur pouvait avoir une lampe sans huile ou de l'huile sans lampe. Situation grave et complexe . . . Heureusement, le lendemain, l'extraction de deux dents

vint rétablir l'équilibre du budget et faire espérer que de beaux jours luiraient encore pour . . . . Schaunard et la France.

Rendons cette justice au docteur, que contrairement à la manie des découvreurs de pays nouveaux, ou à peu près, il ne se demanda pas si Vienna ne reposait pas sur l'emplacement du Paradis Terrestre, bien qu'il y eut dans la région des serpents aussi nombreux et aussi agressifs que les enfants d'Abraham. Ah ! les satanés serpents . . . d'un sans-gêne et d'une agilité à vous tenir sans cesse en éveil, Sur les chaises, au plafond, sous les lits, partout et surtout sous les pattes des chevaux qui en avaient une peur mortelle . . .

Or, il fallait parcourir jusqu'à cinquante milles pour se rendre aux malades qui, sans jeu de mots, étaient clair-semés. Que de fois le docteur fut désarçonné, à cause de ces aspics qui se dressaient à tout moment sur le *trail*. Jamais, toutefois, il ne fut déserté par l'intelligente bête qu'il avait eu la bonne fortune d'acquérir dès son arrivée.

Dans ce pays à moitié sauvage, il eut deux grands amis : l'étude et un brave cu-

ré auvergnat, sorte de providence égarée par là. Que d'heures passées en tête-à-tête avec ses livres, loin des bruits qui accaparent, des amusements qui sollicitent. C'est alors qu'il a puisée cette science si étendue dont il est devenu l'un des maîtres reconnus.

Une anecdote peindra le curé de pied en cap. Le docteur avait beau vouloir se donner exclusivement à son art, tout lui chantait à l'oreille, en ce pays de puissante végétation, qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Mais .... la Genèse qui donne le conseil, ne se coupe pas du *quibus*. Pour se mettre en ménage, il faut de quoi .... Et où le prendre ? Le docteur alla au curé. Cette démarche qui passerait pour audacieuse et quasi-sacrilège dans nos provinces où le clergé tire tant des fidèles, cette démarche, dans ce pays vierge de toute souillure simonienne, parut un fait tout simplet.

Et la transaction ne fut pas compliquée, comme on va le voir.

— Mon bon père, je voudrais me marier.

— Excellente idée, mon enfant, trois fois excellente.

— Mais je n'ai pas d'argent . . .

— Ah ! pas d'argent, bien, bien . . .

— Il me faudrait deux cents piastres.

— Certes, il faut ça.

— Voulez-vous me les prêter ?

— Me les rendrez-vous ?

— Pas sûr.

Le bon curé regarda bien en face son homme, puis alla chercher ses économies et fit le prêt sans garantie.

De son côté, le docteur vint prendre femme au pays natal, retourna dans sa Thébaide, remboursa . . . . et conserve toujours le plus tendre souvenir de ce bon prêtre comme il s'en trouvera, espérons-le, sans cesse douze pour que l'humanité n'oublie pas que ce fut le Christ, pauvre mais généreux, qui fonda la religion.

Nous avons oublié de dire que le docteur avait fabriqué de ses propres mains tous ses meubles.

A Montréal, il fallait mener de front les études et le gagne-pain. Aussi le docteur, tout en reprenant au Victoria ses chères études — qu'il réussit à écourter

d'un an — s'occupa d'enseignement militaire et de l'Almanach des adresses.

Bientôt on l'appelait au poste de prosecteur d'anatomie à cette même école. Il le remplit durant trois années, gratuitement, bien qu'il eut à supporter les frais de cheval et voiture. Puis il fut professeur d'anatomie pendant 18 ans.

Ce long professorat, dans une branche si propre à émousser la sensibilité la plus vive, n'a enlevé au docteur rien de ce grand fond de sympathie et d'affection native que l'on remarquait chez lui dès le collège. Que d'âmes fortement trempées n'ont pu supporter seulement l'étude du corps humain. Lemercier, qui fut un "homme" et que rien ne faisait fléchir, ne put y tenir. A ce sujet on nous permettra d'extraire des *Soixante ans de Souvenirs* de Legouvé ces quelques lignes :

"Au milieu de ces études anatomiques, Lemercier s'éprit d'une jeune femme d'un éclat de beauté remarquable. Un jour, assis près d'elle, il se sent tout à coup le jouet, la proie de la plus érange fascination. Sa science d'anatomiste le poursuivant près d'elle, son regard devient comme un scalpel. Malgré lui, l'œil fixé sur ce cher visage, il le dépouille de son teint, de sa fraîcheur ; malgré lui il cherche, il suit sous ces

chairs éclatantes le jeu des fibres, des muscles, des nerfs ; il les dissèque ! il fait de cette tête charmante une tête de squelette. Epouvanté, il veut chasser cette vision et s'enfuir ; mais, à peine revenu le lendemain en face de celle qu'il aimait, cet infernal travail de dissection recommence. Alors, saisi de rage, il jette là cette affreuse science qui tuait l'amour en lui, et consacre ses ressentiments dans le poème de la *Panhypocrisiade*, en les prêtant à Copernic :

J'ai trop souvent, au sein d'une victime humaine
Cherché par où l'artère est unie à la veine,
Et n'ai trouvé dans l'homme, au grand jour [dépouillé,
Qu'un labyrinthe obscur où je me suis souillé,
J'ai reculé. j'ai fui ce néant de moi-même,
Et me refugiant dans ta raison suprême,
J'ai repoussé cet art qui m'offrait trop souvent
L'aspect de l'homme éteint dans l'homme [encore vivant."

Après la fusion de Laval avec Victoria, le docteur est devenu professeur d'obstétrique. Dans cette branche il est sans rival. Les deux Maîtres reconnus en France, Ternier, puis Budin, ont sans cesse correspondu avec lui. Il dirige le plus ancien journal de la profession : l'*Union Médicale* qui fait l'échange de 175 autres journaux du même genre dans tout l'univers. Sa bibliothèque et sa collection d'instruments sont d'une richesse considérable.

Il jouit, comme bien l'on pense, d'une clientèle digne de lui, et, pourtant, il est également le médecin des pauvres. Une réminiscence en passant. Il y a quelque temps il soignait un patient qui, devenu incapable de le payer et se sentant trop timide cessa de le consulter. Le docteur s'étonnant de ne plus le voir, alla chez lui.

— Que faites-vous, lui dit-il, vous n'êtes pas encore guéri, et vous . . . m'abandonnez ?

— C'est que, docteur, je suis trop pauvre pour vous payer . . .

— Eh bien, j'aime mieux vous soigner pour la science que de ne pas vous soigner du tout . . . .

Il est le médecin du Refuge Français, dont le dernier rapport annuel contenait tout un éloquent paragraphe à son adresse.

Ses élèves en raffolent ; mais il n'aime pas les frelons. Pour eux, pas de miséricorde.

Il est souvent appelé comme expert devant les tribunaux pour éclaircir les " X " les plus opaques et ses témoignages sont aussi remarquables par la science profonde

et limpide que par une forme élégante et et d'un grande justêsse.

Très hospitalier, le docteur s'entoure souvent d'amis triés sur le volet. Sans se donner activement à la politique, il est âme et corps franc libéral.

Depuis la perte douloureuse qu'il a éprouvée dans la personne de son fils aîné, ce martyr de la science dont nous avons parlé ici même, notre ami dirige toutes ses ambitions, toute sa sollicitude sur l'avenir de son autre fils, enfant supérieurement doué, lui aussi, qui sait porter en lui ce qui, à l'éclosion, sera la joie des vieux jours de son père.

Un dernier mot.

Le Dr Lamarche voulant, en plein sanctuaire de la Science, laisser un souvenir tangible du passage trop court de son aîné, vient de donner à Laval deux cent cinquante volumes de médecine qu'il destinait au défunt.

Exegi monumentum ! peut-il dire.



Quéry Frères Photo. The Sun Photo. Engraving Co

EMILE VANIER



LES CONTEMPORAINS.

EMILE VANIER

Nothing so hard, but
search will find out.

Ingénieur! . . .

Un qualificatif bien largement employé dans nos parages Prêtez l'oreille au hasard ou lisez la presse quotidienne : les ingénieurs pullulent. Le mot semble une décharge libre ; il paraît qu'on l'a choisi pour exprimer tous les genres d'occupations, quand on ne trouve pas dans son vocabulaire le terme propre, Qu'importe l'étymologie qui enseigne que le mot a pour légitime ascendant : *genius*, c'est-à-dire génie. Qu'importe le lexique avec sa définition consacrée : Ingénieur, c'est le savant qui conduit et qui dirige, à l'aide

des mathématiques appliquées, des travaux d'art, comme l'attaque et la défense des places. la construction des ponts, des chemins, des édifices publics, des machines, etc.

On oublie, on ignore tout cela. En France, être ingénieur en ponts et chaussées, c'est appartenir au premier titre à cette aristocratie du travail qui date du commencement de ce siècle. Carnot, qui a été Président, Freycinet, qui a été premier ministre, sont partis de là. Or, au milieu de nous et sorti de nos rangs à nous, Canadiens-Français, il y a un homme qui est, dans toute l'amplitude littéraire et technique de l'appellation, un ingénieur ; un homme qui, à peine arrivé à la quarantaine, peut nous montrer son nom inscrit sur cent travaux d'ordre public, et à qui personne, dans tous le Canada, ne peut coutester le droit de se dire à la tête du plus grand établissement de génie civil. Cet honneur n'a pas borné son activité, son savoir-faire et ses succès aux seules prérogatives de son art — car, ici, art est le mot ; — mais il a su élargir le champ, et il dirige en ce moment la construction

d'un monument religieux dont il a dressé la physionomie architecturale et qui a révélé un autre aspect de son telent, à la fois si versatile et si ferme.

C'est ce compatriote que nous venons étudier à la veille de clore la première partie de notre Galerie. Nous ne pouvions, avant de déposer pour quelque temps notre plume, choisir un meilleur thème. Cela nous repose de la vilaine politique.

Joseph-Emile Vanier est né le 20 janvier 1858, à Terrebonne, cette région si féconde en hommes marquants. Son père, Emilien Vanier, était marchand de grain à Montréal. Il fréquenta les classes de l'Académie Commerciale Catholique et de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, puis il entra à la Polytechnique où il se trouva dans son élément, tout comme l'oiseau dans l'air et le poisson dans l'onde. Il sortit de cette institution avec tous les honneurs dont elle pouvait disposer, et, fait à noter, il en fut le premier gradué. C'est lui qui inaugura la liste.

Pour ses débuts dans la vie pratique, il fut assistant-ingénieur du service des canaux et des travaux de voierie d'Hoche-

laga qui, à cette époque, prenait son premier essor.

En 1878, M. Prudent Beaudry, frère de notre ancien maire, l'appela à Los Angeles, Californie, pour diriger les travaux de l'aqueduc. C'était, dans l'ordre des choses, une promotion insigne, un premier et brillant chevron. Ce voyage à l'étranger, et tant d'autres par la suite, enrichit le bagage scientifique du jeune ingénieur dont l'esprit pratique, observateur, sans cesse aux aguets, ne perdait rien des choses vues, des progrès aperçus.

Quand il nous revint en 1879, il se sentit de taille à aborder de pied sûr toute la gamme des travaux du domaine de son bureau ; car il eut le sien à partir de ce temps.

Son rêve, au sortir de la Polytechnique, avait été de fonder à Montréal un véritable bureau d'ingénieur. Cela n'existait pas. Tout ici était dans l'enfance sur ce terrain. Il y avait bien des à-peu-près, des embryons, des essais, mais rien qui fut autonome, franchement de la profession. Et au risque de paraître enjamber dans notre récit, constatons de suite, qu'aujour-

d'hui, le bureau de M. Vanier est le plus considérable, dans son genre, qui existe au Canada. Dix-sept employés permanants en composent le personnel, les uns des anciens élèves de la Polytechnique, comme lui, les autres des spécialistes sortis des meilleures institutions de France et de Belgique.

Un détail en passant : il a pour comptable le fils d'une de ses petites comapgnes d'école du bon temps de la première jeunesse.

En 1894, un biographe de M. Vanier calculait que notre distingué compatriote aviat dresssé les plans de travaux d'une valeur dépassant dix millions, et il ajoutait que jamais on n'avait pris en défaut ses deux qualités primordiales : la prudence et l'habileté. Or, depuis cette époque, il y a eu augmentation sur toute la ligne. On a peine à concevoir comment il a pu mener si bien tant de choses à la fois. Et la meilleure sanction que reçoive M. Vanier ne réside-t-elle pas dans le fait que ses clients de la première heure restent toujours ses clients ? Or, qui sont ces clients ? Des municipalités importantes,

riches, indépendantes ; des villes anglaises autant que des villes françaises ; des cités de Québec, d'Ontario, du Nouveau-Brunswick. N'est-ce pas là un éclatant *criterium ?*

Essayons une nomenclature de ces travaux. non pas complète, mais à bâtons rompus, au courant de la mémoire. Nous en oublierons, et, tout de même, la liste sera riche.

Pour commencer : M. Vanier est l'ingénieur en titre de douze à treize municipalités dont les noms viendront plus tard sous notre plume. Arpentages, plans, spécifications, estimations, expertises, surintendances, chemins de fer, électricité, canaux, systèmes d'égoût, tramway, voierie, ponts et chaussées, géodésie, contructions architecturales, aqueducs, tout a été largement de son domaine pratique. Il est sans conteste le maître en hydraulique, et, aussi, sous le rapport de la mécanique dans ses multiples spécialités.

C'est à lui qu'on doit les plans de l'édifice de la Citizens Light & Power Co à St-Henri, ces châteaux-d'eau de Lachine, Aylmer, Beauharnois, St-Lambert et Buc-

kingham et, par-dessus tout, de la superbe église en construction de St. Jean-Baptiste, style Renaissance Italienne, adapté au climat, et qui, terminée, en 1900, coûtera $200,000. Le *red-tapeism* de la profession a été mis en jeu pour chicaner M. Vanier quand son plan a été primé. N'avail-il pas commis le grand crime de ne pas se faire inscrire sur les cahiers de la confrérie ? Ça n'a été qu'une tempête dans un verre ; notre ami, qui est bien le plus conciliant des hommes, s'est mis en règle. De sorte, qu'aujourd'hui, au lieu de n'appartenir qu'à dix ou douze sociétés scientifiques et commerciales de ce pays et de France, il est de plus membre de la Société des Architectes de la province de Québec. Avant de continuer notre nomenclature, rappelons qu'il a été autrefois professeur à l'Ecole Polytechnique de Montréal.

C'est de lui que viennent les plans des ponts de St-Lin, de Ste-Clothilde de Horton, de Ste-Scholastique et Viau, sur la rivière des Prairies. C'est encore à M. Vanier que M. Beemer confia le dressage des types de ponceaux pour la ligne du Paci-

fique Canadien qui devait côtoyer nos quais.

St-Henri, Ste-Cunégonde, St-Paul, St-Louis du Mile-End, le quartier St-Denis, Maisonneuve, Valleyfield, St-Lambert lui doivent leurs systèmes d'égoût. D'autres municipalités se sont aussi adressées à son bureau pour de semblables travaux — ce n'est qu'une question de temps : plans et devis sont prêts et approuvés.

L'asphaltage de St-Henri et de Ste-Cunégonde sont aussi au nombre des entreprises qu'il a préparées et contrôlées. Dans cette catégorie nous omettons une foule de travaux tels que terrassements, trottoirs ; c'est le menu fretin.

M. Vanier a tracé la voie du Montréal & Occidental entre St Jérôme et Labelle, soit 70 milles ; dans le même ordre de travaux, il y a aussi ce qui se rapportait à une exploitation de chemin de fer au nord des Grandes Piles, près des Forges Radnor.

Il va sans dire qu'un homme comme M. Vanier, qui est si bien de son temps et dans le mouvement, a donné une large part aux applications de l'électricité. Il a

été le promoteur de la plupart des organisations qui, d'étape en étape, sont devenues, dans notre voisinage, de grandioses exploitations, telles, pour n'en citer que deux, la " Lachine Power & Land Improvement Co. " et la " Citizens Light & Power Co. " De lui les installations d'éclairage électrique à Maisonneuve, à Valleyfield, à St-Henri, à St-Paul. à Westmount, sur le hâvre.

Mais l'œuvre de sa vie sera le vaste système d'aqueduc et de transmission connu sous le nom de " Montréal Water & Power Co. " Dès 1879 il commençait les premiers arpentages, et en 1891 les bases étaient jetées d'une puissante compagnie dont il est l'ingénieur en chef, le *Deus ex machinâ*. M. Vanier croit au *Greater Montreal* comme, là-bas, tant d'hommes d'élite et de progrès ont cru au *Greater New-York*. Il prépare l'avenir en meublant, en assaînisant, en embellissant ces municipalités, sans cesse grandissantes, qui seront demain les avant-postes de la métropole. En attendant, grâce aux avis éclairés de leur habile ingénieur, ces agglomérations jouissent graduellement

de tous les avantages que possèdent les citoyens de Montréal, avec cette différence que leur eau est meilleure et les autres services également supérieurs et moins dispendieux.

Le rêve de plusieurs montréalais bien pensants eut été de profiter, il y a quelques années, de l'expansion imminente de la " Montreal Water & Power Co. " pour remplacer l'horrible système d'aqueduc actuel par celui qu'elle pouvait nous fournir, â échéance relativement courte. Les arriérés, les myopes ne l'ont pas voulu. On a fait plus: des embarras sans nombre ont été suscités à cette compagnie. Elles les a aplanis. Sa marche de l'avant n'a été que momentanément ralentie. Le huit de ce mois, elle fournissait l'eau pour la première fois à quatre régions additionnelles: Outremont, Côtes des Neiges, le quartier St-Denis et Mile End. En 1899 les travaux seront repris. Sur la rivière Ottawa, devant Bordeaux, on installera une gigantesque pompe électrique d'une capacité de 5,000,000 de gallons et d'une force de 500 chevaux, la seule de cette envergure et de cette puissance au

monde. Contentons-nous d'ajouter qu'il y a deux millions d'engagés dans cette entreprise.

Bref, l'histoire de celui que nous biographions est celle des grands travaux des municipalités qui nous entourent. Tout cela suffirait à remplir deux existences, et, cependant, il a trouvé le temps de s'occuper de beaucoup d'autres tâches importantes et délicates qui lui ont été confiées. Brockville, Cornwall, Barry, dans la province d'Ontario, Campbellton, au Nouveau-Brunswick, et Louiseville, près de nous, ont recouru à son expertise à propos d'aqueduc ; et lors de la célèbre enquête sur le canal Lachine, le gouvernement d'Ottawa requérait ses services comme commissaire.

Estimé de ses confrères, recherché pour ses conseils et sa profonde expérience, il se voyait en 1889 appelé à siéger dans le conseil des Ingénieurs Civils du Canada.

Entre-temps, il a donné beaucoup de loisirs et d'aide pratique à la réussite de notre entreprise d'Opéra Français dont il fut l'un des directeurs.

Le *Canada-Revue* eut rarement de meilleurs amis et le Réveil a hérité de cette sollicitude.

M. Vanier est un grand liseur devant Dieu et les hommes : la bonne littérature du jour et les journaux de France et des Etats-Unis, traitant les questions qui sont ses spécialités, abondent sur sa table. Il se tient au courant de tout le mouvement scientifique et littéraire. Quant à la politique, elle ne le trouble pas. Conservateur loyal, mais en même temps tolérant et progressiste, il juge au mérite, plane au-dessus des misères et des luttes de coteries.

De son mariage avec Marie Olivine Parizeau sont nés deux charmants enfants : une fillette de 13 ans qui est au Sacré-Cœur et un garçon de 11 ans qui étudie au Mont Saint-Louis.

Un de ces ans, quand il en trouvera le temps, M. Vanier réalisera un rêve : il traversera en Europe ; il ira saluer ces autres maîtres avec lesquels il est depuis si longtemps en communauté d'idées.

M. Vanier est un compatriote dont nous prenons gloire. Dans une sphère qui

semblait l'apanage des hommes d'autres races, il a su arriver au premier rang, s'y maintenir et faire pressentir un avenir encore plus brillant. Rien ne relève un peuple comme d'avoir ainsi, dans toutes les branches de l'activité supérieure, des représentants dont la puissance de conception et d'exécution est reconnue, même par des étrangers portés a l'antipathie, ou tout au moins à l'indifférence. Nous aimons, à certaines époques, à citer les noms de Canadiens-Français qui dans la Littérature, la Musique, la Sculpture, la Politique nous font aimer d'être de même descendance et oublier les laideurs de la vie nationale. Eh bien, son nom appartient à cette nomenclature ; lui aussi, dans son domaine, est un autre champion dont nous aimons à nous prévaloir. Il y est arrivé, grâce à une énergie égale à la vaste somme d'aptitudes natives qu'il avait à exploiter. Il a été, il est le type le plus accompli du travailleur à la fois éclairé et infatigable. Il semble, dès le début, s'être dit, comme Sheridan, que nous citions en commençant :

Il n'est rien que je ne parviendrai à trouver en cherchant.



